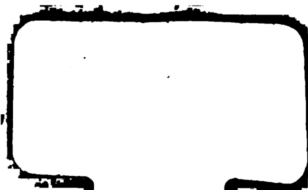






EUGENE RITTER
Professeur à l'Université de Genève

LE

CENTENAIRE DE DIEZ

DISCOURS

PRONONCÉ A LA SÉANCE ANNUELLE DE L'INSTITUT GENEVOIS

SUIVI DE

LETTRES ADRESSÉES A VICTOR DURET

PAR

ROUMANILLE



GENÈVE
LIBRAIRIE GEORG ET Cie
1894

LE

CENTENAIRE DE DIEZ

---

contemporains ait eu l'idée d'écrire une notice sur l'auteur. De son vivant, aucun biographe ne s'est occupé de Diez; et c'est seulement après la mort de cet octogénaire que ses disciples et les continuateurs de son œuvre se sont avisés de recueillir les documents biographiques qui peuvent renseigner la postérité sur la vie d'un homme dont l'Allemagne est fière.

Diez était né dans une famille bourgeoise et dans une ville universitaire. Il n'avait pas encore vingt ans, et poursuivait à Giessen le cours de paisibles études, quand le feld-maréchal Blücher y arriva le 2 novembre 1813, quinze jours après la bataille de Leipzig. Les étudiants firent fête au général victorieux, et à son appel ils s'enrôlèrent en un corps de volontaires hessois, qui passa par notre Suisse romande, et entra en France, où il tint garnison quelque temps à Lyon. Diez avait pris les armes avec les autres. Les professeurs aussi s'étaient mis de la partie, notamment le célèbre Welcker, qui avait déjà pris Diez en affection, et avait reconnu son mérite. Après la paix, Diez suivit Welcker, appelé à l'Université de Gœttingue; et dans la riche bibliothèque de cette ville, il trouva les matériaux de son premier ouvrage, sur les vieilles romances espagnoles.

Gœthe, que Diez alla visiter à Weimar sur ces entrefaites, lui indiqua la langue et la littérature provençales, comme un intéressant sujet d'études. Je ne crois pas que dans toute l'histoire littéraire, on puisse citer un conseil meilleur, donné plus à propos, mieux suivi, et plus fécond en résultats. Diez conserva longtemps le feuillet sur lequel Gœthe avait inscrit pour son jeune visiteur le titre de l'ouvrage de Raynouard: *Choix des poésies originales des troubadours, avec des introductions grammaticales et historiques.*

Les travaux du savant français furent le point de départ

des recherches de Diez, qui publia en 1826 sur la *Poésie des Troubadours*, et en 1829 sur *la Vie et les Œuvres des Troubadours*, des livres qui le classèrent aussitôt parmi les maîtres. Raynouard en rendit compte dans le *Journal des savants*(1): « Je regarde, dit-il, et les éloges que M. Diez veut bien donner à mon entreprise et ses propres succès, comme une des récompenses de mes travaux; car j'ose dire que s'il parvient à faire plus et mieux que moi, ce sera de mes ouvrages mêmes qu'il aura appris à me surpasser... Quant à moi, si j'ai ouvert la carrière, je n'ai pas prétendu la fermer; j'applaudirai volontiers à tous ceux qui y entreront encore avec succès, et surtout à M. Diez lui-même.... L'ouvrage de M. Diez est d'une vraie importance pour la langue et la poésie des troubadours; je souhaite qu'il obtienne tout le succès qu'il mérite. Quoique je n'approuve pas sans restriction toutes ses opinions ni toutes ses explications, je crois lui devoir, non seulement des éloges, mais encore des remerciements. » — Noble manière d'accueillir son successeur!

Le professeur Welcker ne perdait pas de vue son ancien élève, et se plaisait à le protéger. Il l'avait fait nommer lecteur des langues italienne, espagnole et portugaise, à l'Université de Bonn. Cette position modeste s'améliora bientôt; et Diez, à 36 ans, obtint une chaire de professeur ordinaire.

Il voulait donner suite à ses études provençales en publiant une grammaire. Mais il connaissait si bien les langues du Midi et le français, que les formes parallèles des grammaires et des vocabulaires de toutes les langues romanes se groupaient à son regard autour des formes provençales, et toutes ensemble se rattachaient au latin selon des lois qu'il découvrait à mesure: ainsi naquit la *Grammaire comparée des lan-*

(1) Numéro de juin 1828, pages 347 à 358.

gues romanes, dont les premiers volumes parurent en 1836 et en 1838.

Comme les nouveaux calculs, inventés à la fin du XVII° siècle par Newton et Lebniz, avait renouvelé les mathématiques et longtemps suffi à occuper les successeurs de ces grands hommes, ainsi la méthode historique et comparative, inaugurée en linguistique par Bopp, et appliquée par Jacob Grimm aux langues germaniques, pénétra avec Diez dans l'étude du français, de l'italien et de l'espagnol. La philologie romane était fondée. Le temps qui s'est écoulé depuis lors, et qui déjà embrasse presque deux générations, a vu à chaque année de nouveaux disciples prendre rang à la suite du maître, et de nouvelles découvertes s'ajouter aux anciennes.

Diez était près de la soixantaine quand il publia en 1853 le *Dictionnaire étymologique des langues romanes*, qui est le couronnement de son œuvre scientifique. Dans le *Journal des savants* où le vieux Raynouard avait autrefois applaudi à ses premiers travaux, une plume non moins autorisée, celle de M. Littré, présenta le Dictionnaire au public français. Quelques mots de ce compte-rendu en marquent bien la date: « Il y avait contre les langues romanes, dit M. Littré, un certain préjugé qui les représentait ou comme barbares, ou comme faciles. Elles ne sont ni faciles ni barbares, *et méritent toute l'attention que l'on commence à leur donner.* M. Diez est un de ceux qui ont rendu le plus de services à cette étude, et aujourd'hui il l'enrichit d'un nouveau travail où il dépose le résulat de sa longue expérience des textes et des formes. » (1)

Le laborieux philologue qui s'éteignit doucement à 82

(1) L'article de M. Littré a été recueilli dans le premier volume de son *Histoire de la langue française*.

ans, était resté célibataire. Il avait eu une fois l'idée de se marier; mais ses fiancailles s'étaient rompues au bout de huit jours. Il avait paru trop sérieux à la jeune personne dont il avait demandé la main. Elle ne songea pas qu'il y avait quelque honneur pour elle à être la femme d'un de ces hommes qui font la gloire de leur pays. (1)

La renommée de Diez n'a fait que grandir après sa mort. Ses livres peut-être seront les uns après les autres remplacés par des ouvrages nouveaux, la science étant toujours en progrès; mais la place qui leur appartient dans l'histoire de la philologie, ne peut qu'apparaître plus prépondérante, à mesure que se développent les conséquences des principes qui y ont été posés.

En considérant la suite des travaux du savant allemand nous avons vu que cette heureuse expédition scientifique qu'il a conduite sur tout le domaine des langues romanes, avait eu pour point de départ une étude approfondie de la langue d'oc. Cette langue, telle que Diez l'avait étudiée dans les poésies des troubadours, est presque aujourd'hui une langue morte. Mais elle végète encore à l'état de patois dans le Midi de la France, en sorte qu'on peut en retrouver quelque image dans le parler des paysans de ces belles contrées. Les Français du Nord qui sont venus y faire quelque séjour, ou qui les traversaient dans leurs voyages, ont remarqué en passant ce langage sonore: il les étonnait, sans que jamais ils s'y soient arrêtés longtemps. Les lettres de

(1) Cette esquisse de la biographie de Diez n'est qu'un court extrait des publications de M. Stengel (*Erinnerungsworte an Friedrich Diez*, 1883) et de M. Fœrster (*Freundesbriefe von Friedrich Diez*, 1894. — *Friedrich Diez, Festrede gehalten den 3 Marz 1894*).

Racine et de La Fontaine, de Buffon et de Rousseau, contiennent à ce sujet de piquants témoignages. (1)

Sous le règne de Louis XVI, au milieu du gracieux roman d'*Estelle et Némorin*, le chevalier de Florian citait et traduisait des poésies languedociennes. M. de Villèle raconte

(1) *Racine à Lafontaine.* Uzès, 11 novembre 1661. J'avais commencé depuis Lyon à ne plus guère entendre le langage du pays, et à n'être plus intelligible moi-même. Ce malheur s'accrut à Valence, et Dieu voulut qu'ayant demandé à une servante un pot de chambre, elle mit un réchaud sous mon lit. Vous pouvez vous imaginer les suites de cette maudite aventure, et ce qui peut arriver à un homme endormi qui se sert d'un réchaud dans ses nécessités de nuit.

Mais c'est encore bien pis dans ce pays. Je vous jure que j'ai autant besoin d'un interprète qu'un Moscovite en aurait besoin dans Paris. Néanmoins je commence à m'apercevoir que c'est un langage mêlé d'espagnol et d'italien ; et comme j'entends assez bien ces deux langues, j'y ai quelque fois recours pour entendre les autres et pour me faire entendre. Mais il arrive souvent que je perds toutes mes mesures, comme il arriva hier, qu'ayant besoin de petits clous à broquettes pour ajuster ma chambre, j'envoyai le valet de mon oncle en ville, et lui dit de m'acheter deux ou trois cents de broquettes ; il m'apporta incontinent trois bottes d'allumettes : jugez s'il y a sujet d'enrager en de semblables malentendus. Cela irait à l'infini si je voulais dire tous les inconvénients qui arrivent aux nouveaux-venus en ce pays comme moi.... *Adiousias.*

Racine à M. Vitart. Uzès, 15 novembre 1661.On me fait ici force caresses ; il n'y a pas un curé ou un maître d'école qui ne m'ait fait le compliment gaillard, auquel je ne saurais répondre que par des révérences ; car je n'entends pas le français de ce pays-ci, et on n'y entend pas le mien ; aussi je tire le pied fort humblement, et je dis quand tout est fait : *Adiousias.* Je suis marri pourtant de ne les point entendre ; car si je continue à ne leur point répondre, j'aurai bientôt la réputation d'un incivil, ou d'un homme non lettré.

dans ses *Souvenirs* que le frère de Louis XVI, le comte de Provence, devenu le roi Louis XVIII, faisait quelquefois porter la causerie sur le poète toulousain Goudouli: « Le roi, dit-il, qui savait à merveille nos dialectes méridionaux, en avait retenu nombre de passages qu'il débitait en perfection. »

Racine à M. Le Vasseur. Uzès, 24 novembre 1661. J'ai été à Nîmes ; la ville est assurément aussi belle et aussi *polide*, comme on dit ici, qu'il y en ait dans le royaume. — 26 décembre 1661. Je suis en danger d'oublier bientôt le peu de français que je sais, je le désapprends tous les jours, et je ne parle tantôt plus que le langage de ce pays, qui est aussi peu français que le bas-breton.

La Fontaine, dans une lettre à sa femme, datée de Limoges, 19 septembre 1663, racontant son voyage en Limousin, lui énumère les villes par où il passa : Châtellerault, Chavigny, Bellac. Dans cette dernière ville, « rien ne m'aurait plu, dit-il, sans la fille du logis, jeune personne et assez jolie. Je la cajolai sur sa coiffure. Passé Chavigny, l'on ne parle quasi plus français. Cependant cette personne m'entendit sans beaucoup de peine. Les fleurettes s'entendent par tout pays.

« Comme Limoges n'est éloigné de Bellac que d'une petite journée, nous eûmes tout loisir de nous égarer, de quoi nous nous acquittâmes très bien, et en gens qui ne connaissent ni la langue, ni le pays. »

Buffon au président de Ruffey. Montpellier, 2 avril 1731. J'ai séjourné plus d'un mois à Montauban. La ville est petite, mais charmante par sa situation, sa bâtisse et l'air pur qu'on y respire Les habitants y sont tout à fait polis, grands joueurs de piquet et d'hombre, amateurs des promenades, où ils passent une partie de la journée à parler gascon, et à admirer les environs de leur ville, qui réellement sont tout à fait agréables.

Jean-Jacques Rousseau à M..., Montpellier, 4 novembre 1737. Montpellier est une grande ville fort peuplée.... Les femmes sont divisées en deux classes : les dames... et les bourgeoises... Du reste, ni les unes ni les autres n'entendent le français.

Le succès du poète Jasmin, et les ovations qu'on lui faisait il y cinquante ou soixante ans, témoignaient de l'existence persistante du désir inassouvi d'une littérature locale, qui aurait remis en honneur ce beau parler des provinces méridionales.

Enfin les félibres vinrent, et ils ont réussi à créer cette renaissance provençale qu'on attendait depuis des siècles. Le charmant poème de *Mireille* et les *Iles d'or* de Mistral, les œuvres aimables de Roumanille, le *Trésor du félibrige*, des poésies et des contes sans nombre, toute une littérature chantante et légère, florissante aujourd'hui sous le ciel bleu d'un pays prospère et fertile, c'est une vie nouvelle rendue à la vieille langue des troubadours, qui a ainsi comme un été de la Saint-Martin.

A ce mouvement qui se continue depuis quarante ans, nous devrions être attentifs, nous autres Genevois. Nous oublions trop les liens qui nous rattachent à la France du Midi. Nos quais bordent son plus grand fleuve; le patois de nos contrées se rattache aux siens; beaucoup de familles genevoises sont sorties du Languedoc et de la Provence: il semble que la communication intellectuelle soit facile. Mais nous restons indifférents, étrangers, et au passé de ce beau pays, et à la renaissance littéraire dont il est le théâtre.

Il est heureux que l'un de nous au moins ait salué et applaudi ce groupe de poètes (1) au moment où il entrait

(1) Mistral, dans un article de son Dictionnaire provençal-français (*lou Tresor dou felibrige*, I, 1113) a donné quelques détails sur le moment où ce groupe est entré en scène:

Le 21 mai 1854, dit-il, sept jeunes poètes, MM. Théodore Aubanel, Jean Brunet, Anselme Mathieu, Fréderic Mistral, Joseph Roumanille, Alphonse Tavan, et Paul Giéra, amphitryon, se réunirent au castel de Fontségugne près Château-neuf-de-

dans la renommée, il y a trente ou quarante ans. C'est un de nos collègues défunts, M. Victor Duret, qui dans la *Revue Suisse*, et dans la *Bibliothèque universelle* qui se publiait alors à Genève, a rendu compte de *Mireille* et des autres œuvres des félibres avec un juste enthousiasme. Le littérateur genevois s'était lié avec Roumanille, et c'est avec son aide qu'il avait écrit ces articles, qui sont parmi les premiers qui aient paru sur la renaissance contemporaine de la poésie provençale. L'Institut genevois s'est assuré la possession des lettres de Roumanille à Duret, une trentaine de lettres familières, d'un naturel et sincère accent.

Gadagne (Vaucluse) pour concerter dans un banquet d'amis la restauration de la littérature provençale. Au dessert on posa les bases de cette palingénésie, et on chercha un nom pour en désigner les adeptes. On le trouva dans une poésie légendaire que M. Mistral avait recueillie à Maillane, poésie qui se récite encore en guise de prière dans certaines familles du peuple. C'est un récitatif rimé dans lequel la Vierge Marie raconte ses sept douleurs à son fils. Voici le passage qui contient le mot *felibre* :

La quatrièmo doulour qu'ai souferto pèr vous,....
Es quand vous perdeguère,
Que de tres jour, tres niue, iéu noun vous retrouvère,
Que dins lou temple erias,
Que vous disputavias....
Emé li sèt felibre de la lèi.

Le mot *felibre*, ayant évidemment dans ce morceau le sens de « docteur de la loi », fut acclamé par les sept convives ; et l'*Armana prouvençau*, organe de la nouvelle école, proposé et fondé dans la même séance, l'*Armana prouvençau pèr lou bèl an de Diéu 1855, adouba e publica de la man di felibre*, annonça à la Provence, au Midi et au monde que les rénovateurs de la littérature provençale s'intitulaient « félibres ».

Et maintenant, Messieurs, comme chaque année, j'ai un devoir funèbre à remplir : il me faut énumérer nos morts.

En premier lieu, nous nommerons trois hommes illustres, M. Charles Gounod, M. Maxime Du Camp, et M. Van Beneden, qui occupaient un haut rang dans l'art musical, la littérature et la science, qui appartenaient à l'Institut de France, et qui joignaient à des titres beaucoup plus éclatants, celui de membres correspondants de notre modeste Institut Genevois.

Notre Section d'Industrie et d'Agriculure a perdu M. Challet-Venel, ancien conseiller d'Etat, membre émérite, M. Alexandre Coulin, membre effectif, MM. Cardinaux, Genoud, Mazuy, Perréard et Ziegler, membres honoraires, et M. Auguste Clément, membre correspondant.

Notre Section de Littérature a perdu deux correspondants, MM. Dessaix et Jurgensen.

Notre Section des Beaux-Arts a perdu M. Justin Dupont, M. de Tscharner et M. Barthélemy Menn.

Notre Section de Sciences morales et politiques a perdu M. le prof. Umiltà, et MM. les régents Marc Revaclier et Georges Rey, membres honoraires ; — MM. Dardier, Faider, Fauvety, Gaullieur, François Rabut, et de Wyss, membres correspondants.

A tous ces hommes regrettés, de justes hommages ont été rendus; ceux qui les ont connus ont dit avec compétence quels étaient leurs mérites divers. Appelé à parler à mon tour, je vous entretiendrai de deux d'entre eux, les seuls que j'aie vus d'un peu près, MM. Dardier et Dessaix.

Pendant plus de quinze ans, j'ai correspondu avec M. le pasteur Charles Dardier, et je le voyais chaque été, lors du séjour que ce protestant du Midi venait faire dans la ville qu'il considérait comme une métropole. Il se plaisait à re-

trouver chez nous ses collègues et ses anciens camarades d'études. Il s'était fait aussi des amis nouveaux qu'il rencontrait dans les salles de nos Archives et de notre Bibliothèque, et il aimait à s'entretenir avec eux des recherches historiques qui faisaient son délassement, et qui assurent à son nom une longue mémoire. L'histoire du protestantisme français au 16[me] et au 18[me] siècles, doit beaucoup à ses travaux assidus.

Un monument et beaucoup d'épisodes, cette formule d'une belle carrière littéraire, peut s'appliquer à l'œuvre qu'il a laissée. Son monument, ce sont les quatre volumes de la Correspondance de Paul Rabaut. Les épisodes, c'est une foule d'études sur Michel Servet, Jean de Serres, Esaïe Gasc, etc. Partout, et dans le moindre article, on voit la marque d'un esprit qui cherchait attentivement la vérité. Quant aux lettres de Rabaut, c'est un des meilleurs documents qu'on possède sur l'histoire d'une province française au temps de Louis XV. Voltaire sera heureux, le jour où sa correspondance trouvera un annotateur aussi diligent que l'a été M. Dardier pour les lettres de Rabaut, ce pauvre prédicant, qui jouait à Nîmes le rôle d'un évêque huguenot.

M. Antony Dessaix était un aimable et gracieux poète; il est mort à Chambéry, où il a longtemps occupé une petite place aux Archives.

Il était le neveu du général Dessaix, qui avait fait les campagnes de la Révolution et de l'Empire, qui avait été blessé au siège de Toulon, à Rivoli, à Wagram, à la Moskowa, et qui fut commandant de Berlin après la retraite de Russie. Voilà une belle carrière, et l'on comprend que M. Antony Dessaix fût fier de son oncle. Quand le président de la République française vint, il y a quelques années, faire un tour

en Savoie, M. Dessaix adressa un sonnet au petit-fils du grand Carnot:

Vos aïeux et les miens ont pris rang dans l'histoire !

Le frère cadet du général Dessaix était médecin, et fut le père d'Antony, qui naquit à Thonon le 28 novembre 1823. Il tenait de sa famille un esprit très éveillé, mais non pas beaucoup de richesse :

Que voulez-vous ? Dans mon lignage
Naissent les bardes de Thonon.
J'ai gardé de mon héritage
Un vif amour pour la chanson.

M. Antony Dessaix avait une veine abondante et facile, qui s'amusait et se jouait dans des improvisations souvent heureuses, et quelquefois charmantes. Ses *Souvenirs d'Evian* rappellent le *Guide du Touriste à Genève*, par Amiel : c'est le même sourire qui se promène sur chaque objet, et qui en le montrant l'illumine de son regard; c'est le ton d'un sage qui est poète et qui aime son pays. Au siècle dernier, Evian, dit-il,

De pêcheurs et de bateliers
Etait une pauvre bourgade.
Pas de port, à peine une rade.
Entre temps, tous contrebandiers !

La vogue fut lente à venir : médecins, maîtres d'hôtel et municipalité n'eurent pendant longtemps que des succès d'estime, des demi-succès : époque pénible, qui compte plus d'une faillite. M. Dessaix a crayonné cette phase difficile des bains d'Evian :

Dans les minutes des notaires,
Vous trouverez plus d'un contrat,

Emargé de leurs honoraires,
Et qui concerne l'eau Cachat.
Les affaires sont les affaires,
Les unes meurent sans éclat;
On les relève : encor précaires,
Elles retombent tout à plat.
Puis enfin arrive la veine :
Sans qu'on se donne plus de peine,
L'aiguille frappe, et le coup part !

C'est sous le second empire que l'on vit s'épanouir et fleurir la prospérité d'Evian. Elle date, dit M. Dessaix, de l'*ère de Brancovan.* 800 baigneurs il y a quarante ans, 8000 aujourd'hui : voilà des chiffres éloquents. Aussi Thonon veut se faire de fête ; Thonon

Possède aussi sa naïade,
Laquelle a plus d'une vertu.
Nous lui souhaitons bonne chance,
Et surtout de la patience,
Autant que nous en avons eu.

On le voit : M. Dessaix était un poète de la vieille école, de la bonne école. Chaque année, dans les derniers jours de décembre, il faisait imprimer un sonnet qu'il envoyait à ses amis. Nous ne recevrons plus ces jolies étrennes; mais nous garderons le souvenir de l'homme excellent qui se plaisait à les donner.

Il y a peu de jours, enfin, Messieurs, notre Institut, nos cantons romands, ont fait une autre perte. Une plume amie — celle de mon frère, M. Ch. Ritter — a bien voulu écrire à ce sujet quelques pages dont je vais vous donner lecture :

*
* *

« M. Charles Berthoud, de Neuchâtel, ancien pasteur et ancien professeur, correspondant de l'Institut genevois,

retiré depuis assez lontemps dans sa campagne de Gingins, près Nyon, nous a été enlevé le 1er mars 1894. Agé de plus de 80 ans, M. Berthoud était comme le doyen de notre littérature romande, et nul à coup sûr ne le représentait avec plus d'autorité et de dignité. Mais sa réputation était loin d'égaler son mérite. Hautement apprécié de tous ceux qui s'occupent de littérature, correspondant et ami de nos meilleurs écrivains, d'Amiel et de Félix Bovet, de Charles Secrétan et de Juste Olivier, il était à peine connu du grand public. Cela tient sans doute à ce que, tout en travaillant beaucoup, il a surtout écrit pour les journaux et les revues, et n'a pas attaché son nom, selon la juste remarque de M. Ph. Godet, « à un de ces livres qui demeurent dans le souvenir et qui font date dans l'histoire littéraire d'un pays. » Cela tient aussi à l'extrême diversité de ses travaux. De saint François d'Assise aux pasteurs de Neuchâtel, de Léopold Robert à Henri Heine, des écrits presque oubliés de Muralt aux romans tout modernes de Trollope et d'Ouida, la spirituelle curiosité de M. Berthoud s'attachait aux sujets les plus variés, et sur chacun d'eux il a trouvé moyen d'ajouter à nos connaissances en même temps qu'à nos plaisirs. Mais cette multiplicité d'aspects désorientait un peu le public qui aime assez à enfermer chaque écrivain dans une spécialité distincte.

« M. Berthoud était d'ailleurs toujours prêt à sacrifier son temps à l'intérêt général ou à l'amitié, et notre Institut lui doit une vraie gratitude, soit pour l'obligeance avec laquelle il s'est astreint souvent au travail ingrat des concours, soit pour les belles pages de critique dont il a enrichi son Bulletin. Ce serait enfin omettre un trait essentiel, dans cette esquisse trop rapide, que de ne pas mentionner le remarquable talent épistolaire de notre collègue. Nous qui

n'avons eu le privilège de le connaître que tard, aux années paisibles de la vieillesse et de la retraite, nous savons combien sa plume était restée alerte et gracieuse, et avec quelle intelligence toujours jeune il s'intéressait non seulement aux travaux de ses amis, mais à toute l'activité littéraire et morale de ce siècle dont il a vu plus des trois quarts. Dans sa villa de Gingins, il nous représentait à merveillle l'homme de lettres d'autrefois, vivant jusqu'au bout de la vie de l'esprit sans être accablé par le souci d'une production incessante, et « s'acheminant, sans trop la sentir, dans l'inévitable tristesse des ans ». Des lettres charmantes qu'il écrivait et d'un certain nombre de celles qu'il a reçues, on pourrait faire un livre plein d'attrait et riche en renseignements sur la littérature des soixante dernières années. Que la famille, que les amis de M. Berthoud veuillent bien y songer ! qu'ils nous permettent du moins ce vœu qui, tel que nous l'exprimons, n'est pas seulement un désir, mais un hommage réfléchi et sincère !

***

J'aurais terminé, messieurs, si cette semaine même, la mort n'était pas venue encore frapper un de nos collègues. M. le comte de Boringe était un gentilhomme savoyard, d'une vieille maison qui se rattache aux comtes de Genève, à ces anciens seigneurs de notre pays, dont la lignée se suit depuis Gérold de Genève, que les chroniqueurs du XIe siècle appelaient le prince de nos contrées, *princeps regionis*. Mais cet éclat féodal n'éblouissait point M. de Boringe. Quand il venait à nos séances, nous trouvions en lui un homme simple, un collègue aimable, à la parole réservée. Nous conserverons une place dans nos souvenirs à ce digne représentant d'une ancienne race.

APPENDICE

Dans les pages qui précèdent, j'ai dit un mot des lettres que Roumanille avait adressées à notre compatriote Duret. Je suis heureux d'avoir été autorisé à les publier. Elles sont charmantes : fidèle portrait d'une âme de poète, et d'un homme resté simple au milieu des ovations méridionales.

Roumanille les écrivait au courant de la plume (1) et s'y montre tel qu'il était, un homme aimable, vif quelquefois, toujours sincère. Çà et là, il raconte et décrit sa vie, beaucoup mieux que je ne saurais le faire. Quant à M. Victor Duret, on me permettra de reproduire quelques extraits de la notice que j'ai placée en tête de sa *Grammaire Savoyarde* (2).

Dans la haute plaine qui s'étend du pied du Salève jusqu'au bord du Rhône, le village d'Onex est situé à une lieue au

(1) De légères coupures ont été nécessaires pour épargner à deux ou trois noms quelques piqûres d'abeille.

(2) *Grammaire Savoyarde*, par Victor Duret, publiée par Ed. Koschwitz, professeur à l'Université de Greifswald, Berlin, lib. W. Gronau, 1893, xv et 91 pages in-8°.

2

couchant de Genève. Les guerres du seizième siècle avaient ruiné cette contrée ; trois cents ans de paix l'ont rendue prospère. Elle est plus riante que fertile ; mais le travail du paysan réussit à vaincre un sol rebelle, et ce n'est point un pays pauvre.

Victor Duret, qui est né à Onex, le 31 janvier 1830, et qui y passa toute sa vie, y apprit à parler tour à tour le patois et le français. Sa mère était une Chaulmontet : nom considéré dans le pays. Sa famille paternelle était une des premières du village ; elle y avait des propriétés dont il garda jusqu'à la fin une assez grande part, malgré sa vie errante et peu fortunée. Ses essais littéraires, ses voyages et ses séjours à l'étranger, ses retours au village natal, ce sont tous les événements d'une vie, qui serait intéressante s'il l'avait racontée.

Il commença ses études au petit collège de Carouge, et les continua à Onex même, au collège Saint-François : institution qui fut florissante un moment, et qui n'a eu qu'une courte existence. Un des maîtres était le jeune abbé Gaspard Mermillod, qui est mort cardinal; Duret y eut pour condisciple le frère de l'illustre prélat, Claude Mermillod, aujourd'hui père capucin. Le palmarès de cet établissement énumère toutes les couronnes que Duret y a reçues. A quinze ans, il entra à l'Académie de Genève, où il suivit entre autres les cours d'un naturaliste distingué, Pictet-de la Rive, et d'un philosophe éminent, M. Ernest Naville. Albert Richard, d'Orbe, le poète suisse, qui professait les littératures française et étrangères, exerça une grande influence sur lui.

La carrière de l'enseignement était toute indiquée pour un jeune homme qui ne pouvait pas vivre de ses rentes, et qui aimait les lettres. Mais la fantaisie venait à la traverse des longs efforts qui eussent été nécessaires. Duret occupa des places de précepteur et de maître d'études, et nous le

voyons successivement dans une grande famille du midi de la France, dans une école d'agriculture, à la Saulsaie près Montluel (Ain), dans un château du Dauphiné. Notons un séjour à Toulouse, quelques mois passés à Paris. Dans les intervalles, il revenait à sa maison d'Onex. En 1858, il fut nommé professeur au collège royal d'Annecy, en Savoie.

Nous ne dirons que quelques mots des opuscules qu'il a semés négligemment le long de sa route; ils ne sont que peu de chose à côté de la masse énorme des manuscrits qu'il a laissés. Duret était poète et littérateur, mais il ne fit jamais sa trouée. Il avait des appuis; il ne sut pas s'en servir: je ne sais si c'était chez lui modestie ou nonchalance. (1) Il était apprécié de quelques-uns; il avait du talent, il savait plusieurs langues; mais ses publications, faites à l'étranger, ne furent guère connues du public français. Parcourons-les rapidement.

Juvenilia, poésies, Genève 1849; 16 pages, autographiées par Ph. Plan, qui était un ami de Victor Duret, et qui s'intéressait comme lui à notre patois. Ce sont des vers d'étudiant, aussi bons ou meilleurs que beaucoup d'autres:

Me juvet in prima coluisse Helicona juventa,
Musarumque choris implicuisse manus!

Il y faut remarquer les dédicaces, qui nous aideront à reconstituer le groupe au milieu duquel Duret a fait ses débuts: Petit-Senn, A. Richard d'Orbe, le peintre Hornung,

(1) On verra, dans les lettres qu'on lira plus loin, que Duret agissait avec ses amis comme avec ses protecteurs. Il était aimé des félibres, qui lui conservèrent jusqu'à la fin le meilleur souvenir : il resta vingt ans sans leur écrire.

Marc Monnier. — Amiel, Philippe Roget, M. le docteur Baumgartner, M. le pasteur Tournier, furent aussi de ses amis.

Dernier secret du salut de la démocratie à Genève. C'est une brochure politique de 28 pages, publiée à l'occasion de l'élection du Grand Conseil, au mois de novembre 1852. A ceux qui ne sont pas étrangers à notre politique locale, à ceux qui ont entendu parler de James Fazy et de l'alliance du chef radical avec le parti catholique, à ceux qui savent que le 7 octobre 1846 est une date historique, et marque la fin de la vieille Genève, deux phrases suffiront pour leur faire saisir les idées de Duret: « Voilà six ans, dit-il, que nous marchons dans une voie d'affranchissement et de progrès !... Le catholique revendique des droits; ils lui ont été rendus déjà par un gouvernement qui a compris sa mission. »

L'abbé Mermillod à Vienne, analyse de ses conférences pendant la station du carême de 1864. Vienne, 1864, 85 pages. — *L'art de correspondre, et les maîtres du genre épistolaire au siècle de Louis XIV.* Vienne, librairie Gerold, 1866, un vol. in-8°. *Un portrait russe.* Leipzig, librairie Brockhaus, un vol. in-8°. — Ces derniers ouvrages ont été écrits à Vienne, où Duret, qui dut quitter Annecy après l'annexion de la Savoie à la France, a demeuré pendant de longues années. Il y a fait des cours de littérature qu'il a répétés à Pesth; il a enseigné la langue française aux princes de la maison impériale; il a reçu de l'empereur d'Autriche la médaille d'or pour l'Art et la Science.

Le jour vint où Duret rentra au pays natal et n'en sortit plus. Il fut alors à Genève le précepteur de l'enfant royal qui allait devenir le roi d'Espagne Alphonse XII, comme il avait donné à Vienne des leçons à l'archiduc Rodolphe, héritier de l'empire d'Autriche.

Duret avait cinquante ans à peine, quand il vit la maladie et les infirmités le clouer dans sa chambre de malade. Les dernières années de sa vie furent pénibles et tristes. Le cercle d'amis qui avait entouré sa jeunesse s'était dispersé; les vieux étaient morts, le long éloignement avait refroidi l'attachement de quelques-uns de ceux qui restaient; des dissentiments politiques — le lecteur a vu quelles étaient les idées de Duret — écartaient quelques autres. Le pauvre malade eût été bien isolé, s'il ne s'était pas créé à temps un cercle de famille. Il s'était marié en 1873; trois enfants lui étaient nés.

Duret avait travaillé longtemps et avec beaucoup de soin à la rédaction d'une grammaire savoyarde et d'un glossaire patois. Mais on ne trouve pas aisément à Genève un éditeur; Duret n'était pas en mesure de faire la publication à ses frais; et lui, qui s'était attaché à ces dernières œuvres, et qui y tenait avec l'étreinte d'un être qui se sent finir, se désolait de penser qu'elles ne verraient pas le jour.

C'est alors qu'un hasard heureux lui apporta une consolation suprême. Un savant éminent, connu par ses ouvrages sur la langue et la littérature de la France du moyen-âge, M. Koschwitz, professeur de philosophie romane à l'Université de Greifswald, en Poméranie, vint passer quelques mois à Genève dans l'automne de 1890. Il voulait étudier le patois du pays, il entendit parler de M. Victor Duret, il alla le voir à Onex, il le trouva mourant. Il reçut de lui son manuscrit; il lui promit de le publier et de trouver dans la vaste Allemagne un éditeur, que la situation trop peu lucrative de la librairie, dans notre pays de frontière, ne permettait pas de trouver à Genève. Ce fut une grande joie pour le pauvre Duret, qui mourut quelques semaines après, le 12 novembre 1890.

Genève et la contrée qui l'entoure doivent être reconnaissantes à M. Koschwitz, à la science allemande, de l'appui qui a été ainsi donné à l'œuvre d'un de nos compatriotes. La Prusse, de qui le publiciste d'Onex avait dit quelque mal dans une brochure oubliée (1) a été hospitalière pour lui. Qu'elle en soit remerciée!

---

(1) *Les coups de la Prusse*, étude dédiée aux Français. Paris, 1873, 32 pages in-8°.

LETTRES DE ROUMANILLE

Sian tout d'ami, sian tout de fraire,
Sian li cantaire dóu païs!
Armana prouvençau, 1855.

I

A Monsieur Victor Duret, homme de lettres,
à Onex près Genève.

Avignon, 3 juin 1857.

Monsieur,

Je vous remercie beaucoup de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Si je n'étais absorbé, à cette heure, par les brutales exigences de mon métier (je suis libraire à Avignon) je vous donnerais sur mes confrères Mistral, Aubanel, etc., tous les détails dont vous avez besoin pour votre galerie des poètes du Midi. Je ne sais pas d'ailleurs quel est votre plan, ni quelle est la nature des matériaux que vous voulez bien me demander pour vos esquisses. Vous suffira-t-il de savoir que Mistral va avoir trente ans; qu'il est né à Maillanne, près de Saint-Rémy (Bouches du Rhône) et qu'il travaille en ce moment à une épopée rustique en douze chants, qu'il appellera sans doute *Mirèhio*, et qu'il y travaille depuis huit ans?... qu'Aubanel (Théodore) a 28 ans environ; qu'il est né à Avignon, où il est présentement imprimeur-libraire; et que, quand ses

occupations le lui permettent, il compose des vers d'artiste qu'il publie, et des vers d'amoureux, qu'il ne publie pas?

Vous suffira-t-il de savoir que je suis né à Saint-Rémy, le 8 août 1818; que j'ai fait mes études à Tarascon; que j'ai professé, à Nyons dans la Drôme et à Avignon, deux ans ici et deux ans là, le *ba* (1), et l'*amo Deum*, et l'ὁ μῦθος δηλοῖ; que, huit années durant, j'ai gagné mon pain chez l'éditeur Seguin à Avignon, en corrigeant de rudes épreuves, toujours subies avec une patience digne d'un meilleur sort; et qu'à cette heure, je vends et achète des livres?

Tout cela, monsieur, n'intéresse pas la postérité; et franchement, nous ne sommes pas assez beaux génies pour qu'on nous fasse tant d'honneur. Le plus coupable de nous tous, c'est moi; car c'est moi qui jusqu'ici ai commis le plus de publications: vers, prose, vers pour pleurer, vers pour rire; mais toujours honnêtes, Dieu merci! ayant toujours un but qui vaut mieux qu'eux: exalter la vertu, flétrir le vice, ridiculiser des travers; amuser, en le moralisant, le pauvre peuple; le faire chanter, pour qu'il ne pleure pas. Et c'est ainsi que, pour ma part, j'ai trop fait de livres, gros ou petits, la plupart épuisés, et que je referai un jour, si Dieu me prête vie:

Li Margarideto, 1847;
Li Capelan, 1851;
Li Sounjarello; — *Li Prouvençalo, 1852, etc.*

Ce dernier porte, comme préface, de fort belles pages dues à la plume savante de M. Saint-René Taillandier, professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier. Il y est

(1) Le *b, a, ba*; les premiers éléments de la lecture. Cette expression est connue à Genève comme dans le Midi; les Dictionnaires français ne l'ont pas recueillie.

question des principaux d'entre nous, avec des éloges que nous voudrions avoir mérités.

Comme œuvres collectives, nous avons, outre les *Provençales*, un recueil de Noëls qui a eu quelque succès, puisque la seconde édition est en ce moment sous presse, et trois almanachs, 1855-56-57, qui ont eu un très beau succès tous les trois. — Vous le voyez, monsieur, il y a là ample matière à causeries, et je regrette que vous n'ayez pu me procurer l'honneur de votre visite. Je vous eusse dit, de vive voix, bien des choses qui n'auraient pas été trop indignes de votre sympathique attention. Vous m'eussiez interrogé, et je vous eusse répondu de mon mieux.

Voilà, monsieur, tout ce que je puis vous dire au courant de la plume, sans m'amuser à mettre les points sur les *i*, dans une humble boutique de libraire, sur des factures à reconnaître. Si vous persistez dans votre résolution, c'est-à-dire si vous voulez, quand même, tailler un piédestal pour nous y hisser, je suis tout à votre service pour renseignements plus précis et plus circonstanciés, que je vous donnerais sans façon, naïvement, et dont vous feriez ce que vous voudriez.

Veuillez agréer, monsieur, mes bien cordiales salutations.

J. Roumanille.

II

Avignon, 14 juin 1857.

Monsieur,

Je reçois votre lettre, et je profite du loisir que me donne la fête-Dieu — *Deus nobis hæc otia fecit* — pour y répondre. Le cadre que vous me tracez est vaste, et il me faudrait plus

de talent que je n'en ai pour le remplir. Je regrette de plus en plus que vous n'ayez pu vous arrêter quelques jours à Avignon ; je vous y aurais dit de vive voix, mieux que par écrit, ce que vous désirez savoir.

Croyez-vous que je sois homme à pouvoir vous décrire comme vous le désireriez, le pays natal de Roumanille, celui de Mistral, celui de Crousillat, celui d'Aubanel, et celui de *tutti quanti ?* Le ciel de Mistral est celui de Roumanille. Mistral vit dans un village, à une lieue au nord de Saint-Rémy, dans une plaine fertile, qui a pour limites, au midi, les montagnes les plus bleues et puis les plus dorées que vous puissiez imaginer : les Alpines, ces petites sœurs des Alpes, au pied desquelles vit et aime et travaille ce que j'aime le mieux au monde après le bon Dieu : mon père, ma mère, mon frère, mes sœurs ; mon père, jardinier, vieux soldat de l'Empire, dont les récits ont émerveillé ma jeunesse, et font encore parfois le charme de mon âge mûr ; ma mère, admirable chrétienne, royaliste ardente ; humble femme toute rayonnante, dans sa verte vieillesse, de l'auréole de l'amour, du travail et de l'honneur ; mes sœurs, pieuses comme des anges, sereines comme le ciel, vêtues comme une de mes deux *sounjarello* ; mon frère, jardinier comme mon père, jardinier comme je l'aurais été moi-même si dans mon enfance j'avais été moins frêle, moins délicat, moins malade !... Oh ! tenez, je me prends d'un subit attendrissement en vous disant ces choses : à regretter de n'avoir pu, comme mes chers travailleurs, labourer avec mes bœufs les champs paternels ; à regretter de n'avoir pu vivre oublié, mais heureux ; illettré, mais indépendant.... Eh bien, non ! il a fallu, au lieu de respirer l'atmosphère sainte du travail et de la famille, d'abord enseigner le *ba* dans une classe humide et sans soleil, en proie à des enfants (cet âge est

sans pitié); il a fallu perdre, pour ainsi dire, la vue, neuf années durant, à subir de fastidieuses et brutales épreuves. Et il faut maintenant acheter et vendre des livres, et quels livres, le plus souvent!

Mistral est bien plus heureux: il écrit, à cette heure, au milieu des champs qu'il aime, surveillant ses laboureurs, et labourant au besoin avec eux, le 9e chant de sa grande épopée rustique et provençale, œuvre éminemment sérieuse, et qui fera époque dans notre littérature néolatine. Jeune, riche, beau, aimé, inspiré, il chante dans sa riante solitude; il chante mélodieusement, à la façon des plus grands chanteurs et trouveurs. Je n'exagère pas. Et n'allez pas vous imaginer que Mistral est, comme Reboul et tant d'autres, un poëte qui doit tout à une heureuse organisation. Mistral a fait, et bien fait, d'excellentes études, complètes, toujours avec succès, depuis l'âge de sept ans et l'école, jusqu'à l'âge de vingt ans et l'Ecole de Droit, à Aix. Les *Provençales*, que je tâcherai de vous envoyer, vous donneront de beaux spécimens de ses débuts: poésie outrée, parfois, mais toujours saine et robuste et vigoureuse, même dans sa ballade de Margai, écho de Lénore. Je ne puis et ne dois pas vous ouvrir le monde de son épopée, à laquelle il travaille depuis huit ans. Saint-René Taillandier voulait, dans une nouvelle étude, parler de Miréhio: Mistral s'y est refusé. Respectons ce sentiment, et sachons attendre son *liber, ibis in urbem.*

Vous voulez que je vous dise naïvement « ce que je sais et pense de moi-même.... » Je ne sais pas grand chose et je ne pense rien. J'ai toujours voulu que la Muse me servît à faire, dans mon humble condition, le plus de bien possible à l'esprit et au cœur de ceux qui me lisent, ou de ceux qui m'écoutent, quand parfois, dans l'intérêt d'une bonne

œuvre, je me hasarde à parler en public. A mes yeux, la poésie n'est rien, ou peu s'en faut, si elle ne tend à faire aimer le beau, le vrai et le bien ; à calmer les passions du pauvre, au lieu de les surexciter ; à ridiculiser des travers et des préjugés, à honnir le mal, à préconiser le bien — je me répète — à faire aimer Dieu, le travail et la vertu.... Si je savais mieux vous le dire, vous me comprendriez mieux, et je serais plus coloré et plus émouvant.

En 1836, — j'étais encore sur les bancs du collège, à Tarascon, — un poème provençal écrit par un clerc d'avoué, boiteux et laid, traitant (si je m'en souviens bien) d'une fête champêtre à Notre-Dame de Château, tomba sous mes yeux. Je fus indigné de voir un porc (passez-moi le mot, je vous prie) se vautrer sans pudeur (les porcs n'en ont pas) comme sur son fumier, se vautrer sur les perles de notre riche, douce et mélodieuse, et nombreuse, et caressante langue de Provence ; et je résolus, pure fantaisie littéraire, d'écrire, littérairement, un morceau provençal, comme je l'entendais, et comme l'ont entendu plus tard tous les amis qui m'ont suivi. Je me mis sérieusement à l'œuvre, et j'écrivis *con amore*, avec tendresse, avec je ne sais quelle piété filiale envers mon *doux parler*, quelques élégies que j'aime encore à relire à cette heure, et qui sont vraiment tendres et bien chantantes ; je les ai mises plus tard dans mon volume des *Margarideto*. Ce genre a eu, depuis, de nombreux imitateurs. Si vous saviez ! c'est si différent des sales banalités que trop de poètes provençaux modernes ont ramassées dans je ne sais quelles ornières et quels bas fonds. La Muse provençale, comme une femme saoule, a trop longtemps amusé les badauds comme les Pierrots de la foire. J'avais à cœur de montrer que notre Muse n'était pas *ce qu'un vain peuple pense ;* franchement, les amis de toute saine littérature furent heu-

reux d'entendre si douces et si plaisantes chansons, si honnêtes surtout, — et la voie fut ouverte; et maintenant il faut voir s'y dérouler nos harmonieuses *théories*; c'est comme du temps des vieux Grecs. Et tout cela s'est fait, je l'assure, sans vouloir imiter n'importe qui. Je n'appris que longtemps après, les hauts faits et les triomphes de Jasmin, que je n'ai pu amener à nous: tant ce cher frère est peu fraternel, et nous regarde du haut de sa grandeur! C'est la femme de Jasmin qui m'a permis de reproduire deux pièces du poète d'Agen dans mes *Provençales*, permission qui est le plus visible et le plus précieux des autographes. Quant à Jasmin, il n'a jamais daigné me répondre. Je voulais pourtant le mettre à la tête de notre phalange. Que Dieu lui fasse paix, et lui rende léger le poids de ses couronnes, si bien gagnées, et de sa gloire, si bien acquise!

Je bavarde, monsieur, comme une pie borgne, et vous devez me trouver plaisant. Ce qui me rassure, c'est que je vous crois bon, et que vous n'êtes pas homme à abuser de cette lettre, que j'écris sans façon dans une boutique fermée aux profanes, pavoisée au dehors, respirant l'odeur de l'encens et des fleurs, qui me vient de la rue où Dieu vient de passer.

Aubanel n'écrit pas une épopée mystique: il chante des poésies diverses, suivant l'inspiration du moment, de l'esprit ou du cœur. Le livre où se trouve sa pièce capitale, le *Massacre des innocents*, est épuisé en ce moment: je veux parler du livre des Noëls; car un beau jour, monsieur, il me prit fantaisie de conduire à Bethléem, pour y saluer Jésus enfant, toute une pléiade des *Provençales*; et nous partîmes, devancés par Saboly et Peyrol, deux vieux chanteurs très populaires, le premier surtout, tout deux chanteurs de la Crèche divine. Et ce fut charmant. Chacun de nous apporta

sa fleur à ce bouquet chrétien, sa perle à ce chapelet, sa voix à ce chœur catholique. Les journaux du temps firent excellent accueil à la bonne pensée que j'avais eue; et Reboul ne fut pas le dernier à nous saluer au passage, de sa lyre et du cœur :

Je revis, mon bon Roumanille,
A cette fête de famille,
A cette veille de Noël,
Où l'Eglise, ouvrant ses entrailles
A ses plus coupables ouailles,
Met un sourire dans le ciel.
(Traditionnelles).

Aubanel est d'Avignon, d'une famille respectable, où la foi, une grande foi, est traditionnelle. Il a été élevé à Aix, aux frères gris. Il doit plus à son génie naturel qu'à l'instruction qu'il a reçue. Il est naturellement artiste, et réaliste en diable. Rien ne lui fait peur; il attaque hardiment son sujet, et ne recule pas devant le hideux : au contraire, il s'y délecte. Sa Muse a toujours du sang jusqu'aux coudes. Et certes, si vous voyiez ce petit être, doux, timide, enfantin, vous ne vous en douteriez pas.

Quant à nos portraits, l'*Illustration* les donna assez mal, dans le dernier semestre de 1852, à propos de mon congrès à Arles, solennité de mon invention, qui n'a eu, à Aix, qu'une pauvre, quoique ambitieuse copie: la porte y fut malheureusement ouverte à tout chanteur de hasard. Pensez donc que nous nous trouvâmes, à table, près de 90 troubadours ! Quelques-uns seulement surnagèrent *in gurgite vasto.*

Ce qui nous décida à nous choisir et à faire un *Armana* (mai 1854) c'était la séparation du bon grain d'avec la paille et la folle avoine. Vous recevrez deux années de cette œuvre qui, je le crains, ne se continuera pas. Et pourtant, le succès

et la popularité ne lui ont certes, pas fait défaut. La première année (1855) est épuisée.

Pourquoi *felibre*, et que signifie *felibre ?* Nous ne voulûmes pas, la première année de notre triage, avoir l'air de dire au public : Nous voici, nous les élus, nous Roumanille, Mistral, Aubanel, etc. — et nous nous appelâmes félibres, vieux mot de la langue romane, de l'antique mot disparu, et qui signifie, ou ami des livres : φίλος *librorum*, ou *qui en fait : littérateur*, *homme de lettres.* Ainsi Mistral s'appelle le littérateur de la maison des champs (du *mas*) et plus tard, de *Bello visto*, de Bellevue, nom d'une campagne qui est sa part de l'héritage paternel; Aubanel s'appelle de la *miougrano*, de la grenade. Il est *grenadier*, vu qu'il est le plus petit de taille... ainsi de suite. Je fus le félibre des jardins : vous savez pourquoi.

Que de choses n'aurais-je pas à vous dire encore ! En parcourant ce que j'aurai prochainement l'honneur de vous adresser à Ferney (poste restante) vous apprendrez le reste. Je compte pouvoir joindre à mon envoi quelques journaux, qui font partie de mes petites archives. Je m'en séparerai avec peine ; mais je compte que vous voudrez bien me les renvoyer avec le livre des Noëls, que je me procurerai.

Je me permettrai d'appeler votre attention sur *la Jeune fille aveugle* et sur *les deux Séraphins*, qui ont eu l'honneur d'être traduits et chantés en Allemagne. Je marquerai d'une croix ce qui me paraîtra convenablement traité, et digne d'être vu de près. Un père aime tous ses enfants ; mais il a d'inexplicables préférences. J'ai pour ma part bon nombre de Benjamins, peut-être trop.

Si j'étais plus riche que je le suis, et négociant mieux ancré, je dépenserais volontiers plus d'argent pour vous adresser ce qui, de nous, ne serait pas trop indigne de votre bienveillance.

Les *Sounjarello*, enfants gâtées de Brizeux, ont seules une traduction. Je n'ai pas le temps de m'amuser à vous traduire, çà et là, des morceaux qui peut-être ne seraient pas de votre goût; je m'abstiens donc. Vous trouverez bien, chez vous, quelqu'un qui pourra vous servir de dictionnaire. Du reste, j'ai fait un petit glossaire (à la suite des *Provençales*) qui pourra vous être utile.

Ne vous scandalisez pas de l'orthographe qui n'est pas toujours identique. Il n'y a pas longtemps que nous sommes fixés là-dessus; c'est seulement depuis l'apparition du premier almanach (1855) que nous avons eu, à proprement parler, une orthographe. C'est que l'orthographe d'une langue ne s'improvise pas et n'est pas l'œuvre d'un jour. Félicitons-nous d'avoir en si peu de temps constitué une espèce d'unité. La dissertation qui précède *la Part dóu bon Diéu* vous dira que ce n'était pas chose si facile.

Tantæ molis erat romanam condere gentem !

Je vous prie de me pardonner cet affreux et interminable griffonnage, qui n'a ni queue ni tête. Il faut que vous m'ayez inspiré beaucoup de confiance, monsieur, pour que j'en sois venu à me déboutonner ainsi, moi qui cherche si peu la pose, et qui bien souvent fais des impolitesses pour l'éviter.

Si vous publiez un travail quelconque au sujet de notre littérature, quel inconvénient trouveriez-vous à m'en communiquer les épreuves, et à ne faire tirer qu'après que je les aurais parcourues ?

Veuillez agréer, monsieur, mes bien respectueuses salutations.

J. R.

M. de Pontmartin, dans ses *Causeries littéraires* (1er volume, page 304. Paris, 1854) a bien voulu me consacrer quelques pages dont je voudrais bien être digne.

Je mets la dernière main à un poème héroï-comique en six chants (2,000 vers), *le Carillonneur de Saint-Didier*, dont mes amis ont dit déjà des choses follement louangeuses.

III

Avignon, 15 juin 1857.

Monsieur,

Je vous adresse à Ferney (France) poste restante :

Li Margarideto; Li Prouvençalo; Li Sounjarello; La Part de Diéu; *Li Nouvè de Saboly*, *Peyrol*, etc.; *Armana 1856*; *Armana 1857; Li Capelan; Les Clubs;* — quinze articles divers pris au hasard dans mes cartons et mes journaux : vous voudrez bien me les renvoyer.

Hier, après vous avoir écrit, j'ai couru de droite et de gauche pour me procurer le plus grand nombre de ces publications, épuisées, ou tout comme. J'ai été même obligé de débourser une certaine somme pour en racheter; cela paraît incroyable. Je n'en ai que plus de mérite et de plaisir à vous être agréable. Je vous saurais gré de m'accuser réception de mon envoi.

Il y a, à la suite des *Margarideto*, quelques notes que vous ne lirez pas sans intérêt.

Je ne vous adresse pas la musique de mes Noëls : *li Diable, un bon Rescontre, un raubo Galino, li Serafin.* Une note des *Margarideto* (*Li Pijoun*) pourra vous donner une idée du genre.

Il est bien entendu, monsieur, que mes lettres ne sont

que pour vous, et que le public n'a rien à y voir. Je me permets cette observation, parce que, bien des fois, des journalistes et des littérateurs ont publié de mes lettres, qui n'étaient pas faites pour le public.

Me voici au négoce. Je n'ai pas le temps de vous en écrire davantage.

Agréez, monsieur, mes bien respectueuses salutations.

J. R.

P.-S. Le *Saboly* a été publié par nous, mieux, plus correctement, plus richement, avec les airs notés. L'édition dont je vous parle est préférable à celle que je vous envoie. Seguin est l'éditeur (in-4°. Avignon. — 9 fr.). Toutefois le *Saboly* ci-joint vous donnera une idée du faire de ce vieux maître.

A renvoyer : *Li Nouvè de Saboly*, *Peyrol*, etc., c'est *mon* exemplaire.

IV

Avignon, 25 juin 1857.

Monsieur,

Aubanel est à la campagne. Et fût-il ici, je ne sais si mon cher original consentirait à vouloir lui-même se trahir en français ; c'est ici plus que jamais le cas de dire : *traduction*, *trahison*. Je me suis décidé à être moi-même le traître. Vous trouverez ci-jointe une pâle copie, une ombre des *Innocents*. Je ne me suis pas amusé à lécher mon français ; j'ai mieux aimé vous faire un mot à mot qui n'est pas gracieux, mais qui est fidèle autant que possible. Cette pièce est hideuse, tant elle est belle ! Assurément ce n'est pas là un noël, mais c'est encore un horrible tableau de genre, d'une crudité et d'une hardiesse étonnante. Le noël est plus simple, plus

naïf, plus familier, plus touchant. Plus que tout autre de mes confrères, j'ai tenu à ne pas sortir du genre, à faire des noëls et non des odes, ou des chansons, ou des ballades, ou des élégies. Vous paraissez l'avoir déjà remarqué.

Seuio, ou mieux *sueio* est, en Provence, un *tas de fumier*. *Choupina*, ou mieux *chaupina*, signifie fouler aux pieds. Il y a *culx* dans ce mot : ne l'entrevoyez-vous pas? — *Vendudo estrasso de marca* — provençalement *à vil prix*, *au rabais* — vil marché, marché *déchiré*, *en lambeaux*.

Depuis les *Margarideto*, les *Prouvençalo* et les *Noëls*, l'orthographe provençale a subi bien des modifications. Si vous m'adressez votre travail en épreuves, et si vous y faites des citations provençales, je les orthographierai comme nous le faisons à cette heure.

S'il vous faut d'autres renseignements, ne vous gênez pas. Je suis tout à vous et de tout mon cœur.

J. Roumanille.

V

Avignon, 7 août 1857.

Monsieur,

Je reçois votre lettre, et j'ai à cœur d'y répondre à l'instant. *Bello d'Avoust*, *Belle d'Août*. — « Pourquoi pas de septembre ou d'octobre? » — Je n'en sais rien et ne connais que deux *belles* ainsi désignées : la *Bello de Mai*, la *Bello d'Avoust*. Vous me demandez le sens *matériel* : le voilà. Nous tâcherons de trouver l'autre, dont vous pouvez à la rigueur vous passer.

L'aguèsses di pulèu;
Moun calèu
(Sarié esta) Saié stà toun menaire.

L'eusses-tu dit plus tôt,
Ma lumière
Eût été ton conducteur.

C'est joli dans la *bouche* d'une luciole.

Calèu est la lampe antique, romaine ou grecque comme son nom. Elle ne diffère des lampes sépulcrales que par la matière : nos *calèu* sont en fer au lieu d'être en terre cuite ; et ils ont un crochet qui permet de les suspendre, au lieu d'une anse à la romaine.

Vouguère proun lucha...

« — C'était mon beau premier. *Je voulais certainement lutter*.... Ils l'ont foulé aux pieds; sous les pieds ils l'ont écrasé.... »

Oui, c'est bien le diable qui enlève *Belle d'Août*. Les dernières strophes le disent très clairement.

E li fianço,
Li danso,
Fuguèron dins un lio
Vount lou fio
Se vesié di fendanso !
. . . .
E i' avié de cridage,
D'ourlage,
De ploura, de rena :
Li dana
Gingoulavon de rage !

Se taulegè pas fosso.... *tauleja*, *taulo*, *table*. On ne resta pas longtemps à table. On ne banqueta pas longtemps.

Se ma vèsto ei founçado,
Neblado.....

Littéralement : si mon vêtement est foncé, *obscurci par le brouillard* (nèblo), c'est-à-dire brun, sombre.

Voilà ma réponse à toutes vos demandes. Quand votre travail sera fait, vous pourriez me l'adresser en épreuves : je vous l'ai déjà dit. J'y rectifierais toute erreur de traduction

qui pourrait s'y être glissée. Ne vous le dissimulez pas, les contresens ne sont pas rares dans les traductions du provençal.

Le Dictionnaire d'Honnorat est épuisé. Je l'ai cherché ; eh bien ! on pourrait en trouver quelques exemplaires, dont on vous demanderait des prix fous.

Je vais lire votre brochure sur l'*Icarie*. C'est une excursion à Bicêtre. On en revient toujours le cœur saignant, et plein de pitié pour les misères de l'espèce humaine. Je vous remercie de cet envoi.

Mon poème héroï-comique est sous presse. Il paraîtra dans les premiers jours de septembre. C'est le plus sérieux éclat de rire que l'on puisse imaginer. J'ai lu mes sept chants dans des réunions d'élite : mon clocheron a vivement intéressé mon public, et j'ai tout lieu d'espérer que mes compatriotes accueilleront bien cette étrange comédie.

Adieu, Monsieur. Tout à vous et de tout mon cœur.

J. Roumanille.

VI

Avignon, 12 décembre 1857.

Mon cher Monsieur,

Votre intéressant ami, M. Maunoir, me communique la lettre que vous lui écrivez. Je saisis cette occasion pour vous remercier de m'avoir fait faire sa connaissance.

J'apprends avec plaisir que votre article sur les Provençaux va paraître (1), et que vous m'en adresserez les épreu-

(1) L'article de Duret : *Poëtes contemporains du midi de la France*, parut en effet dans la *Bibliothèque universelle de Genève*, numéro de décembre 1857, pages 397-444.

ves. Je les attends et leur donnerai mes soins. L'*Armana* de 1858 a paru depuis une quinzaine de jours environ; à cette heure, il est... qui sait où il est? Je ne puis donc pas y annoncer votre article. Je vous adresse, avec la *Campano*, notre superbe almanach. Celui-là fera parler de lui. On le trouve supérieur à ses aînés; et je suis de cet avis. Ma part y est fort restreinte; recevant chez moi cette année, je n'ai pas dû prendre mes aises sur le plus large fauteuil. Je me suis blotti dans mon petit coin, et j'ai bien fait. Jamais enfantement n'avait été plus laborieux; heureusement la mère et l'enfant se portent bien. Et maintenant ce n'est pas fini: le vin est tiré, il faut le boire. Le livre est fait, il faut le vendre. Cette petite exploitation m'occupe plus qu'une grande..... Il faut vraiment avoir dans la moelle des os, l'amour de la muse comme je l'ai, pour se livrer, de gaîté de cœur, en proie à tous ces ennuis, et de toute sorte.

Vous recevrez une facétie en VII chants, facétie plus sérieuse qu'elle n'en a l'air au premier coup d'œil. C'est une plaisanterie à la façon du *Lutrin*, et ce n'est quelque chose que par le style. Ce petit livre obtient un très joli succès, et certes, je ne m'y attendais pas. Voici un mois et demi qu'il a paru, environ: j'en ai déjà écoulé plus de 600 exemplaires. Je ne croyais pas que le public y mordît si bien. Il est donc prouvé aussi que notre langue sait vivre honnêtement, et qu'il n'est pas nécessaire, pour être comique en Provence, de se traîner dans la boue des ruisseaux. Il est prouvé aussi que la révolution de 1848, fut à Avignon, comme ailleurs, chose très souvent héroï-comique. Catherine et mes orateurs de clubs m'ont rendu, dans la peinture de la *Surprise de février*, d'excellents services. Quand à mon héros, il était digne d'être célèbre: les notes de mon livre vous le prouveront par $a+b$. Malheureusement, je ne suis pas à la hauteur de ce caractère... et

de ce clocher. Fasse mieux qui pourra. Pour mon compte, j'y ai mis tous mes soins, et en ai tant léché mon petit ours que je le trouve tout plein de grâce.

Je suis tout à vous et de toute mon âme.

J. ROUMANILLE.

VII

Avignon, 28 décembre 1857.

Mon cher Monsieur,

Je n'ai que le temps de jeter un très rapide coup d'œil sur les épreuves que l'on m'a adressées de Genève. Vous avez pris dans mes lettres des choses qui sont trop intimes et qui découvriraient la source où vous les avez puisées. Exemple : Oh! entre autres: « Sa muse a du sang jusqu'aux coudes ». Aubanel saurait que vous tenez ça de moi. C'est une phrase que je lui ai trop dite. Je ne veux en aucune manière qu'il sache que c'est de moi que vous tenez vos renseignements. Comme aussi, n'allez pas dire à l'Europe que cet enfant est *petit*; qu'Hilaire, le boiteux de Tarascon, est laid (il vit encore) etc., etc. A propos d'Hilaire, mettez 1836 au lieu de 1846. C'est important (1).

Je désire de tout mon cœur que mon épreuve arrive à temps, et que vous puissiez faire *toutes* les corrections que j'ai indiquées. Votre note sur *la Campano* doit pareillement être corrigée. J'ai mes raisons, raisons majeures, et que je n'ai pas le temps de vous développer, pour réclamer de vous ces petits sacrifices que vous me ferez volontiers. Vous

(1) Les bons avis de Roumanille ne sont malheureusement pas arrivés à Duret en temps utile. Voir l'article indiqué, aux pages 417, 421, 428.

avez généralement très bien traduit ce que vous avez traduit. Il y a une erreur au sujet de la publication des *Provençales*. L'impression n'en fut pas décidée à Arles. Lors du congrès d'Arles, elles étaient déjà imprimées.

Ne critiquez pas le congrès d'Aix, vous blesseriez des amis qui feraient retomber sur moi *seul* tout le poids de leur mauvaise humeur. Comme aussi, bien que j'aie fait le congrès d'Arles avec l'aide de Gaut, ne m'en donnez pas tout l'honneur, car Gaut en veut sa grosse part. A quoi bon irriter des susceptibilités? Ne me posez pas comme un astre, ni comme le seul maître. Vous avez eu, vous le voyez, trop de bonnes intentions. Je ne saurais trop vous en remercier.

N'oubliez pas, je vous prie, de m'adresser un numéro de la *Revue*.

L'imprimeur pourra être contrarié de ces corrections: insistez pour qu'elles se fassent. Vous ne sauriez me faire plus de plaisir.

Je suis jusqu'au cou dans mes déballages et mes factures.

Tout à vous.

J. R.

VIII

Avignon, 25 janvier 1858.

Mon cher Monsieur,

Mes occupations de fin d'année, très peu poétiques et de plus très fastidieuses, me laissent à peine un moment de répit pour répondre à votre dernière lettre et vous remercier de nouveau de votre trop bienveillant article. Il est fâcheux, et je l'ai déploré, que vos épreuves n'aient pu être quelque peu rectifiées, et que votre imprimeur ne vous ait

pas permis de le faire. C'était votre droit et c'était son devoir. Enfin, vous avez fait pour le mieux, la *Bibliothèque universelle* a paru. Il n'y a pas grand mal en ceci; au contraire, il y a en somme excès de bien. Vous nous donnez un relief énorme, tant par le mérite de votre article que par l'importance du recueil qui le publie, et la distance de la ville où il est publié, ville savante et célèbre. Tout va à merveille; je suis charmé que votre étude ait fait sensation à Genève, et qu'on ait trouvé vos citations *étrangement belles*. Que serait-ce, mon cher monsieur, si l'on comprenait l'original, bien loin de vos traductions, quel que soit le mérite de ces dernières?

On parle ici de votre étude, car la *Bibliothèque universelle* compte au nombre de ses abonnés le *Muséum Calvet* de notre ville. Je joue l'étonné, et pour cause. On voit bien le Numa Pompilius, on lui soupçonne une Egérie, mais on ne la connaît pas. Moi qui la connais, je me garde bien de la dévoiler.

Seulement, si Numa veut bien, à l'avenir, s'occuper de nous et de nos humbles œuvres, j'oserais lui recommander un peu plus de discrétion. Vous me demandez mon aide pour la complète intelligence de 45 morceaux. Ce n'est pas petite affaire pour quiconque est occupé comme je le suis. Je serai toujours très heureux de vous montrer en ceci mon bon vouloir. Mettez-y du vôtre, et nous viendrons à bout de tout. Il y a dans votre article des versions qui vous appartiennent entièrement: je les ai trouvées excellentes, et n'y ai remarqué qu'un seul contresens. Faites donc des versions, adressez-les moi, et je vous les renverrai corrigées. Vous recevrez avec cette lettre quelques pièces traduites. Je prends les plus faciles, les plus courtes, et les miennes. Je ne m'amuse pas à vous faire du bon français : je tâche d'être fidèle.

Je n'ai pas reçu le numéro de la *Bibliothèque universelle.* J'en conclus que vous n'êtes pas encore descendu à Genève. N'oubliez pas, je vous prie, de me l'adresser le plus tôt que vous le pourrez.

L'abbé Pron, dont vous me demandez l'adresse, est à Gap, où l'a appelé l'évêque de cette ville, son compatriote et admirateur. Je n'ai pas le *Siège de Caderousse;* ce poème héroï-comique est charmant, quoiqu'il ne soit pas toujours très littéraire. Les félibres sont plus sérieux, et traitent leur langue avec plus de respect.

Mirèio sera bientôt achevée. Je ne sais si son auteur la publiera cette année, ou la prochaine. La traduction qui accompagnera le texte en regard, occupera beaucoup notre ami, et lui prendra du temps.

L'*Armana* 1858 a été plus heureux que ses trois frères. Il est épuisé à cette heure, ou c'est tout comme. Nous devons ce bon succès à la presse parisienne, qui, cette année, s'est occupée de nous, et nous a été très sympathique, par la plume de Louis Jourdan, du *Siècle.* Grâce à lui, nous sommes entrés dans Paris, tambours battants, et y avons fait des prodiges. C'est de bon augure pour l'*Armana* prochain, que nous tirerons à plus grand nombre. La *Revue britannique*, dans son numéro de Novembre et dans celui de Décembre, nous a dit, à son tour, des choses charmantes. Nous finirons par faire irruption dans le pays de la langue d'*oïl* et par y planter notre drapeau.

Adieu, mon cher monsieur. Tout à vous et de toute mon âme.

J. Roumanille.

Une fois à l'œuvre, j'ai plus traduit que je ne m'y attendais. J'en ai la migraine, et pourtant ce n'est là qu'une pe-

tite partie du travail que vous m'avez demandé. Grâce! ou venez à mon secours, et je souffre à gâter ainsi nos amours. Le français est une langue infirme, bien souvent; grâce au siècle de Louis XIV, elle s'est bien appauvrie. J'ai fait très rapidement ces quelques versions; enjolivez-les, si vous voulez; je ne réponds que de leur fidélité.

Aubanel — puisque vous m'appelez sur ce terrain — ne se conduit pas bien. Il nous a quittés, — sans savoir ni pouvoir nous dire ni le pourquoi, ni le comment. Non seulement il n'a pas voulu éditer notre *Armana* 1858, mais il n'a pas voulu même y collaborer. Fantaisie, caprice de jeune enfant, bizarrerie..... nous ne savons comment qualifier cette désertion. Quand j'ai couvé un œuf avec tant d'amour, je ne croyais pas que, l'œuf devenu oiseau, l'oiseau me traiterait ainsi...

Voilà de l'intimité, n'en abusez pas.

IX

Avignon, 4 février 1858.

Mon cher Monsieur,

Je reçois votre lettre et je m'empresse d'y répondre. Je vous remercie de m'avoir choisi pour entretenir votre *acoquinement.* Je ferai, pour entretenir ce feu sacré, tout ce qu'il sera possible de faire : heureux de travailler, ce faisant, pour l'honneur de notre muse que j'aime, et de notre littérature romane, à laquelle j'ai consacré les plus belles années de ma vie. Je rencontre sur mon chemin tant d'épines, que j'ai du plaisir à y voir s'épanouir des roses comme celles que vous nous cultivez à Genève. Merci.

Répondons aux petites questions, et nous aborderons les autres Le dictionnaire d'Honnorat est épuisé depuis long-

temps. S'il reste quelques exemplaires je ne sais où, les exploiteurs en librairie le vendent à des prix follement exagérés. N'y songez plus. Cet ouvrage forme trois beaux volumes in-4°; c'est un très beau travail, que j'ai apprécié moi-même (voir *Margarideto*, notes) et dont à cette époque je ne devais pas dire le faible. N'étant fait qu'à l'aide de notre langue écrite, ce dictionnaire est naturellement incomplet; car tous les mots de notre langue ne sont pas dans les livres, et chaque jour nous en rencontrons de superbes qu'aucun dictionnaire n'a encore recueillis.

L'*Armana* 1855 est si recherché qu'il est introuvable. On vient souvent me le demander. Si ce livre était réédité, il trouverait de nombreux acheteurs. Si un heureux hasard le mettait sous ma main, je m'en emparerais pour vous, et vous l'adresserais.

Lou choléra, *li Partejaire*, *Quand devès*, *lou Rouge et lou Blanc*, sont épuisés. Je crois pouvoir dénicher quelque part une dixaine d'exemplaires de ces publications chaudement populaires : je ne manquerai pas de faire votre part. J'y joindrai *Louis Gros*, récit écrit en français. Ce petit livre a eu, si je ne me trompe, 7 ou 8 éditions. C'est l'histoire de deux enfants de Saint-Rémy qui s'égarèrent dans nos catacombes et qui y restèrent perdus huit jours et huit nuits. C'est saisissant. L'*Imagination* de Delille n'est rien à côté. Et je suis *historique*.

Depuis bien des jours, je n'ai eu le plaisir de voir votre ami, M. Maunoir. Si j'étais plus libre que je ne suis, j'irais aujourd'hui même le chercher pour lui donner de vos nouvelles. N'ayant ni femme ni commis, je suis dans ma boutique du matin au soir, tous les jours, comme un limaçon dans sa coquille.

Nous n'avons à Avignon aucun recueil littéraire périodi-

que. Il y a un journal d'annonces, (*le Mémorial de Vaucluse*) qui cultive avec succès les *nouvelles diverses*, et auquel je me garderais bien de confier la moindre des choses. — Je ne connais d'ouvrages sur Avignon que l'*Essai historique* qu'a compilé M. Joudou; que le *Dictionnaire* de Courtet, où Avignon occupe seulement quelques pages. Je ne vous parle pas des guides de voyageurs. Ce n'est pas sérieux.

Mistral a terminé *Mireille*. Il en fait la traduction mot à mot, ce qui l'ennuie, m'écrit-il. Son poème ne pourrait pas se passer de traduction. Il fait bien d'en travailler une qu'il mettra en regard. Elle pourra être utile en Provence et à l'étranger. Il y a dans ce poème, des mots, des locutions qui sont tellemment du cru, que tout le monde ne les comprendrait pas sans le mot à mot. J'ai été souvent arrêté moi-même dans l'intelligence de tels ou tels passages. Mistral a dû élargir son dictionnaire et sa langue. Ce sera là un des principaux mérites de son œuvre.

Vous voulez l'*arma virumque cano Trojae* de notre ami. « Je chante une jeune fille qui, pauvrette ! ne put pas épouser son amoureux » : ni plus ni moins.

Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté.

Vous voyez que nous ne promettons pas monts et merveilles. Il y a pourtant là tout un monde, un monde bien intéressant, des peintures de mœurs rustiques provençales faites de main de maître, des légendes, des traditions — des croyances populaires, broderies merveilleuses qui se détachent sur un canevas des plus simples, dans une histoire d'amour. La dernière fois que j'ai entendu le poète, il nous racontait magistralement comment Trophime parla aux Arlésiens réunis au théâtre où ils fêtaient Vénus... et comment sainte Marthe fut suppliée d'aller délivrer de la Tarasque les pau-

vres habitants de Tarascon... et comment... etc. C'est tout un monde, vous dis-je, et ce n'est pas dans une lettre, ni même dans dix que je pourrais vous en esquisser le merveilleux.

Je signale à votre attention (quand vous aurez à me citer de nouveau) le Noël intitulé *la Chato avuglo*, *la Jeune fille aveugle*. Ce chant pourrait intéresser quelque peu, je le crois, même déflorée par une traduction. Faites cette version, elle est facile.

Qant aux fragments de journaux que je vous ai confiés, veuillez, je vous en prie, ne pas les égarer et me les renvoyer dès qu'ils ne vous seront plus utiles. Il y en a quinze. Vous comprenez que j'y tienne. Ils serviront plus tard à une histoire qui aura bien son intérêt.

Dimanche passé, j'ai fait des miennes à Nîmes, dans une séance solennelle de la Société de saint François de Sales, présidée par Mgr l'Evêque. Le peuple nîmois a trop bien accueilli la muse provençale, qui a été touchée de cet accueil chaleureux. Ce public méridional est vif comme la poudre. Il a applaudi le *félibre* avec passion. Reboul était au nombre des auditeurs.

Je n'ai ni le temps ni le large d'en dire davantage.

Tout à vous et de tout mon cœur.

J. R.

X

Avignon, 12 février 1858.

Mon cher Monsieur et ami,

Je reçois votre lettre qui me dit si bien tout ce que vous voulez faire en notre honneur. C'est vraiment complet. Je crains bien fort que la *Bibliothèque universelle* ne vous per-

mette pas d'achever votre petit monument, ce qui serait fâcheux, et ce que déplorerait amèrement la chère muse provençale. Je suis émerveillé de vos projets, et j'approuve votre plan. Je n'ai à vous faire aucune observation sur ce magnifique ensemble, tout au plus si j'en aurais à hasarder quelques-unes sur les détails, s'il m'était donné de les voir. Eh bien! puisque le cœur vous en dit tant, à l'œuvre, et courage! Le champ est vaste et fertile; il y a là de ravissantes fleurs à cueillir, fleurs inconnues dans vos parages, et qui sont bien de nature, présentées par vous, homme de goût, d'esprit et de cœur, à attirer l'attention et les sympathies du Nord. Je vous conduirai par la main dans notre champ quand vous voudrez, et, jardinier expérimenté, je serai heureux de vous *présenter* nos arbres et leurs fruits, nos plantes et leurs fleurs.

A moments perdus, comme vous le devinez, j'ai traduit pour vous la touchante ballade de Reybaud, mon noël *Les Diables* qui perd tout à être habillé à la française; le *Bonjour à tous* et l'*Adieu à tous* de Mistral, deux bijoux, que vous avez déjà remarqués. J'y joins la traduction de *Requien*, par Emile Deschamps, qui a fait des efforts inouïs pour suivre de près le texte, et donner à sa traduction l'allure de l'original. Quand vous n'aurez rien de mieux à faire, donnez-moi la liste de tous les morceaux que je vous ai traduits, pour que je ne m'amuse pas à traduire deux fois la même pièce. Tout affairé que je suis, je travaille pour vous — travail ingrat et qui bien souvent me désole, car je suis forcé d'estropier bien des grâces.

Bellot est mort l'autre année. Il a beaucoup fait dans sa vie; mais il n'a pas apporté dans ses œuvres, cet amour de la langue et de son génie, qui nous caractérise, nous les jeunes. Et puis, il a été plus conteur et plus farceur que poète.

Il a laissé des fables et des contes charmants, pleins de sel marseillais, et bien faits pour charmer le peuple, qui n'apprécie pas, vous le savez, ce qui fait le principal mérite de la jeune école provençale.

J'attends avec impatience votre seconde étude. N'oubliez pas de me la faire adresser quand elle paraîtra. Les amis savent que la *Bibliothèque universelle* s'occupe de nous. Je vous ai dit qu'ils connaissent Numa, mais qu'ils ne soupçonnent même pas l'Egérie. Je leur croyais meilleur nez. A leur place, j'eusse deviné d'où partaient les renseignements. Il y a dans votre prose des choses qu'ils m'ont entendu dire mot à mot. Laisons-les chercher, et allez votre chemin.

Mireille sera incessamment sous presse. Je crois qu'elle paraîtra avant septembre prochain.

Je ne connais rien de Paradol (c'est honteux!) Je n'ai pas porté là mes études. Vous en savez plus long que moi sur ce Paradol, et sur beaucoup d'autres. J'ai mieux aimé étudier ma langue sur des lèvres vivantes que dans des livres morts. Paradol a fait cinq tragédies! Cinq! juste ciel. Si elles sont bonnes, il a bien mérité de la patrie.

Quand vous en serez aux noëls, vous pourrez hardiment louer ceux de Saboly, qui est le Lafontaine de ce genre. Vous trouverez dans le recueil que je vous ai adressé, quelques mots biographiques, qui vous seront utiles. Saboly est admirable de naïveté, d'entrain, de bonhomie antique. Il est souvent intraduisible, tant il est dans le génie provençal. Ces mœurs-là s'en vont, à notre plus grand regret. Toutefois le peuple, le vrai, a gardé souvenance de ses chants et de ses us. Tout ce feu sacré n'est pas éteint, et nous soufflons dessus pour qu'il ne meure pas et jette encore quelques lueurs... Quant à Peyrol, vous pouvez sans crainte avancer qu'il est mauvais, pitoyable, trivial, sans portée artistique et littéraire,

et qu'Aubanel a eu mille fois tort d'alourdir son édition en y insérant toutes ces vilenies. Et vous direz vrai et frapperez juste. Nous avons fait, Mistral et moi, tout notre possible pour qu'Aubanel laissât mourir de leur belle mort ces chants vulgaires et niais. Nous n'avons pu rien obtenir : « Il est populaire! » telle a toujours été sa réponse. Et si la popularité s'empare d'une bêtise fieffée, il faut respecter la bêtise et l'empailler ?.... Peyrol n'a pas un noël passable, pas un seul!

Quant aux modernes, *sunt bona, sunt mala, sunt mediocria plura.* Le plus grand nombre sont en dehors des qualités exigées par le genre, ce qui ne les empêche pas, la plupart, d'être fort remarquables à des titres divers. Vous comprenez bien qu'une ode ne doit pas être traitée comme une élégie, une élégie comme une épître, et le noël comme une élégie et comme une ode. Pour mon compte, j'ai voulu presque toujours me faire l'esclave du genre. Il vous sera facile de vous en convaincre. La plupart des amis se sont donné des libertés plus grandes, et ils ont voulu avoir les coudées franches. Il en est résulté que celui-ci a fait une belle ode, celui-là une jolie ballade, cet autre de spirituels couplets; mais ni les uns ni les autres n'ont fait des noëls, *apparent rari.* Adieu, monsieur, à plus tard plus longue causerie.

Tout à vous, mon cher ami, et de tout mon cœur. J. R.

Notre ami Maunoir va bien, il vous écrira.

XI

Avignon, 25 mars 1858.

Mon cher Monsieur,

Vous devez me croire mort. Il n'en est rien. Mais mon rhume m'a bien éprouvé, et je n'en suis pas encore sorti.

Appelé à Nîmes par le président de la Société de Saint-Vincent de Paul, pour y dire des poésies provençales, dans une brillante fête des pauvres — c'est-à-dire dans une riche loterie, tirée à leur profit dans les salles de l'Hôtel de Ville, je voulus m'y rendre malgré mon rhume, et m'y conduire en troubadour non enrhumé: il en est résulté une aggravation de mon mal; et depuis, j'ai passé bien des jours filés de sirops, de tisanes et de pastilles. Je vais bien mieux, et j'espère que le beau temps fera le reste. A Nîmes, tout alla pour le mieux. J'étais loin de m'attendre à un accueil aussi sympathique. L'ami Reboul était tout heureux de mon petit succès, et s'applaudissait d'avoir insisté auprès de moi pour me tirer de ma boutique.

Vous voulez bien me demander le *Choléra*, *Quand devès*, et le *Mont-Ventoux*. Le *Choléra* est épuisé. Il tend à prouver à des imbéciles que le *choléra* n'est pas un poison jeté par les riches pour se débarrasser des pauvres, mais bien un fléau de Dieu. *Quand devès* est une étude tout à fait avignonnaise, écrite pour faire entendre raison à une opposition aveugle, dirigée contre un conseil municipal d'Avignon très bien composé — et démoli depuis 1852. Je tournai les rieurs de mon côté, et l'opposition cessa, car je la désarmai avec un rire plein de sel et de bon sens. Le *Mont-Ventoux* n'est que le récit, sous forme de lettres à ma sœur *Touneto* (Antoinette) d'une ascension au sommet du Ventoux, la plus haute montagne de la contrée: ce n'est pas grand'chose. Il ne vaut vraiment pas la peine de vous adresser ces bêtises. — Vous avez tout ce que vous devez avoir, et même davantage. Avez-vous escaladé avec armes et... *Margarideto* les hauteurs de la *Bibliothèque universelle?* Comment y avez-vous été reçu, et que compte-t-on faire de vos *Margarideto*? Les miennes sont intéressées à la chose. Il me tarde de voir impri-

mées en beaux caractères genevois, ces premières émotions de ma muse, ces jeux de mon enfance, ces chères fleurs cueillies dans les jardins paternels au bords du Réal, le ruisseau dont l'eau est si limpide et le murmure si doux! quels frais gazouillements ont ces souvenirs de Saint-Rémy et comme j'aime à les évoquer, du milieu de cette vie de prose et d'épreuves que le bon Dieu m'a faite! Quand vous aurez publié votre étude, n'oubliez pas de me l'adresser. Je la recevrai avec reconnaissance, et bénirai la bonne pensée qui vous porta à m'écrire, comme je l'ai déjà fait de tout cœur.

Un de mes bons amis veut absolument que je lui procure le numéro de la *Bibliothèque universelle* qui parle si bien de nous. Ne vous sera-t-il pas possible de me l'adresser? Achetez-le pour moi, je vous en rembourserai le montant. Veuillez, je vous prie, ne pas m'oublier, vous m'obligerez.

Notre nécropole papale va se parer. L'Almanach de 1858 vous a dit (1er article) que c'est à Avignon qu'aura lieu, du 3 au 6 mai, le concours régional d'agriculture. On fait les préparatifs de cette fête, qui sera, dit-on, très brillante, et attirera dans nos murs un concours immense. Pourquoi faut-il que des fêtes pareilles soient si rares chez nous? Le vieux palais des papes en a vu bien d'autres. Il a l'air de se moquer de nous, — et nous regarde du haut de sa grandeur. Quoi qu'il en soit, on vient de lui cirer ses souliers, comme disait l'autre jour une vieille femme, aussi pittoresque que le vieux palais. On a débarrassé le colosse-caserne de cantines qui le déparaient, et maintenant, nous le voyons sans excroissances parasites, seul, grand, imposant. Quelle étonnante forteresse! L'Eglise à cette époque était une puissance temporelle qui savait se faire respecter. Elle avait des citadelles qui tenaient en échec les plus redoutables puissances de ce monde. — Le palais des papes d'Avignon, tout mutilé et dé-

naturé qu'il est, proclame encore bien haut de la force de ceux qui l'ont bâti, et qui de là pouvaient commander *urbi et orbi*. Les Avignonnais, à moitié italiens, amis, comme les lazzaroni, du *far niente*, passent avec indifférence devant le vieux monument, et vont nonchalamment se chauffer, l'hiver, au soleil qui met une couronne d'or à leur palais des papes; et l'été, ils vont respirer sous les pins du Rocher des Doms, la fraîcheur qui monte du Rhône et de la Barthelasse. Il y a du Romain actuel dans l'Avignonnais. Il court à l'église et au spectacle, et il attend patiemment pour lui et pour sa ville, des jours meilleurs. Il est fier de son passé, quand parfois il en parle, et se prend à regretter le paternel régime de ses vieux maîtres.....

Tout à vous, mon cher ami, et de tout mon cœur.

J. R.

XII

Avignon, Jeudi-Saint 1858.

Mon cher ami,

Je reçois le numéro de la *Bibliothèque Universelle*: je vous remercie de l'exactitude que vous avez mise à me l'adresser. Vous me l'offrez de si bon cœur que je l'accepte de même.

Je vais mieux. Tout me fait espérer que le beau temps me débarrassera complètement de cette irritation de poitrine dont la persistance m'ennuie beaucoup.

Je vous ai dit au sujet de *Mireille*, et vous avez dit vous-même tout ce qu'il fallait en dire, en attendant mieux. Je ne connais l'œuvre que par fragments, que l'auteur m'a récités au fur et à mesure qu'il avançait dans sa composition, et de

loin en loin, quand j'avais occasion de le voir, ici ou chez lui. Je n'ai pu encore juger de l'ensemble, qui est grandiose. Et ce n'est pas dans ces conditions, et dans une lettre écrite au vol de la plume, que je puis vous donner une idée exacte de cette belle épopée rustique. Patience donc, mon cher ami ! vous serez des premiers servis et des mieux informés. Mais (passez moi ce dicton du cru) je ne puis pas danser plus vite que ne joue le violon. — Quant à Mistral, il n'a montré ses trésors qu'à quelques amis ; et je sais qu'il ne voulut pas les montrer à M. Taillandier lui-même, quand celui-ci, par mon intermédiaire, lui demanda des détails sur le sujet de *Mireille*, détails qui devaient servir à compléter l'étude du savant professeur de Montpellier sur les poètes provençaux. (Cette étude devait figurer dans un volume que notre *introducteur* prépare, et n'est autre chose que la belle préface de nos *Provençales.*)

Je vous avouerai franchement que je me perds dans les morceaux que je vous ai traduits. Je ne sais lesquels vous traduire, n'ayant pas pris note exacte de ceux que vous avez déjà. Il serait bon de me la fournir, vous ne m'exposeriez pas à faire deux fois un même travail, assez fastidieux de sa nature. Ayez donc la bonté (quand vous n'aurez rien de mieux à faire) de me donner ce petit inventaire. Vous noterez exactement en face, les morceaux que vous nommez *les plus difficiles et les plus méritoires ;* et dans mes moments perdus, je pourrai me livrer à l'exercice de la traduction.

Je crois comme vous que ma plaisanterie, *Campano*, et la sérieuse *Mireille*, couronneraient parfaitement vos études. Je remarque que c'est un livre que vous voulez faire. Ce livre, puisque *livre* il y a, ne serait, certes, pas dépourvu d'intérêt, et nous ferait autant d'honneur qu'à vous-même. Vous paraissez donc renoncer aux *recueils périodiques*, sans

vous en inquiéter. Et pourquoi ? Il me semble que la *Bibliothèque universelle* et ses abonnés ont dû être heureux des communications intéressantes que vous leur avez faites, des citations qu'ils ont trouvées « *étrangement belles* ». Pourquoi ne les continueriez-vous pas ? Je serais pour ma part, très honoré si vous vouliez bien faire connaître aux lecteurs de la *Bibliothèque universelle*, mes *Marguerites*, qui sont, même à cette heure, les préférées de ma Muse. Il y a dans la publicité que vous nous donnez hors de France, un honneur dont nous sommes fiers, un puissant encouragement pour nous et pour notre œuvre, une douce récompense de nos persistants efforts, une puissante recommandation qui nous fait un bien immense ; et sans vous en douter peut-être, vous donnez un exemple bon à suivre, comme le disait tout récemment, dans sa revue bibliographique, la *Revue britannique*, par l'organe de M. Amédée Pichot, notre cher et illustre Arlésien, l'habile directeur de cette publication. Continuez donc ce que vous avez si bien commencé. La Muse provençale vous en sera bien reconnaissante.

Adieu, cher ami. Je n'ai pas autre chose à vous dire pour le moment. Vous savez que je suis, sous votre main, comme un clavier docile : vous n'avez qu'à me toucher, et je réponds de mon mieux.

Je vous serre la main et vous embrasse.

J. Roumanille.

XIII

Avignon, 12 avril 1858.

Vous êtes, mon cher ami, d'un laconisme irritant. Peut-être voulez-vous qu'il me punisse de mon bavardage sans fin. Voyons, où voulez-vous en venir avec ce tas de stupides traductions ? J'en ai la tête fendue en quatre. Je viens de

déchirer Mistral *(Amarum, Sous la treille, Course de taureaux, la Mante.)*

Croyez-vous que vos revues s'accommoderont de ce *charabia ?* Et si vous faites un livre, comme vous en avez l'air, croyez-vous que des pièces semblables à celles que vous persistez à me demander, seront bien attrayantes pour vos lecteurs ?

Quoi qu'il en soit, je vous obéis comme un esclave à son maître; voici de la besogne que vous reverrez à votre loisir. Léchez, polissez, repolissez ; ce ne sera jamais fameux, mais c'est votre affaire. Quant à nous, nous pourrons toujours nous réfugier dans notre texte ; et là, nous rirons de ceux qui pourront rire de nous.

Aubanel est à cette heure dans les Alpes, où il restera auprès de son frère jusqu'aux premiers jours de mai. Il est si vagabond que je ne le vois presque plus. Je ne puis pas le suivre par monts et par vaux. C'est une chèvre aux cornes d'or.

Votre article sur les *Margarideto* est dans les bureaux de la *Bibliothèque universelle.* Il vaudrait mieux pour vous et pour moi qu'il n'y moisît pas si longtemps. Si elle vient trop tard après le premier article, cette nouvelle étude perdra. Vous avez d'abord admirablement chauffé votre fer, il serait inutile de le battre lorsqu'il sera refroidi.

Adieu, mon cher ami. Tâchez d'être moins pressé quand vous m'écrirez. Ce laconisme m'irrite, je vous l'ai dit. Je suis déjà bien assez irrité comme ça.

Voici (je l'oubliais) le sens des deux vers en question : « S'il nous fallait partir demain, si demain nous mourions, à quoi nous servirait le bien-être de la vie, les biens de ce monde, les aises de l'existence ? »

Tout à vous et de tout mon cœur. J. R.

XIV

Avignon, 30 mai 1858.

Mon cher ami,

Je suis heureux de recevoir de vos nouvelles. Je savais par M. Maunoir que vous étiez perclus du bras droit. — Votre longue lettre, l'allure décidée de votre écriture me dit que vous allez bien, je m'en réjouis.

Il est fâcheux pour vous et pour nous que la *Bibliothèque universelle* soit si grande dame, et vous fasse faire antichambre si longtemps. Si elle savait, sans nous flatter, combien votre dernier article a intéressé Paris et le monde, *urbi et orbi*, elle serait plus aimable à votre égard. J'ai dit *le monde;* il m'est revenu que vos révélations au sujet de la littérature provençale moderne avaient été très remarquées en Allemagne. Vous paraissez toutefois ne pas perdre espoir de fléchir tant de rigueur. Je suis comme vous et j'attends que Madame s'adoucisse.

Quoique fort contrariées par des pluies opiniâtres, nos fêtes ont été brillantes, surtout le dimanche qui les a ouvertes et celui qui les a fermées. La clôture a été vraiment magnifique; on n'évalue pas à moins de 40,000 âmes, les étrangers qui, ce jour-là, se donnèrent rendez-vous au pied du palais des papes. L'aspect de notre ville, ce jour-là, fut vraiment original. Provençaux et Contadins, Provençales et Contadines dansèrent, sur la grande place de l'Hôtel de ville, jusqu'à complète extinction du dernier lampion. Je ne vous parlerai pas des animaux reproducteurs, ni des médailles dont on les a décorés, ni des discours auxquels ils ont donné lieu. Le 3 juin, on inaugura la statue de Crillon, l'ami

d'Henri IV. On monta sur les épaules du *brave* pour crier *Vive l'empereur !* A. de Pontmartin, dans le journal *l'Avenir*, a fort spirituellement rendu compte de cette fête *napoléonnienne*. Ce qui vous eût le plus intéressé, c'est l'exposition, dans la grande salle de l'Hôtel de ville, des vieux tableaux tirés des collections de nos amateurs avignonais ; ce fut un beau Musée improvisé. Il y avait là de vrais trésors. Je ne pensais pas que notre ville en renfermât autant, et les mieux informés disent qu'on aurait pu en tripler le nombre.

Pour passer du grave au doux, vous savez ce qu'est *lou Mai*. C'est une fraîche habitude d'amour. Les amoureux, et même ceux qui ne le sont pas, dans la nuit du dernier avril au 1er mai, ornent de branches de peuplier, quelquefois de fleurs en bouquet, les portes des maisons où demeurent des jeunes filles. On appelle cela en Provence, *planter le Mai*. Cet usage s'en va, comme tant d'autres ; il doit encore être en vigueur pourtant dans quelques villages éloignés des grands centres.Je me rappelle avoir planté le mai dans les années de ma première jeunesse. Quelquefois, au lieu d'un compliment, nous faisions une critique. C'était par exemple quand nous fleurissions de thym la porte d'une jeune fille. Cela signifiait qu'elle n'était pas rangée, qu'elle n'était pas proprette. En effet, dit un vieux proverbe :

La ferigoulo
Es pèr li groulo.

Le thym est pour les savates (mot à mot) pour celles qui ont les souliers *acula*. *Groulo* à lui seul, signifie une femme ou une fille sale, malpeignée, n'ayant nul soin de sa maison ni de sa personne, mauvaise ménagère, etc. *Es uno groulo, c'est un soulier éculé.* Vous voyez que la malice provençale est ingénieuse. La jeune fille ainsi maltraitée était portée à

se surveiller et à se nettoyer. Il en résultait quelquefois une amélioration, et c'était la morale de ces amusements de jeunesse.

J'attends M. Maunoir et votre satire. Je ne doute pas un instant du plaisir que cette communication me fera. Je vous sais poète et poète d'élite.

Mistral se fera imprimer à Paris au mois de septembre. Il ira à Paris pour cela. C'est peut-être un tort. Il eût mieux valu, à mon avis, qu'il se fît imprimer en Provence. Ce n'est pas dans le nord que l'on plante des palmiers.

Taillandier n'a pas édité son volume ; peut-être même ne l'éditera-t-il pas. Ce volume figurait à l'état de projet sur le catalogue de Michel Lévy. Le dernier catalogue de cette maison ne le porte plus, je ne sais pourquoi.

La Justice dans l'Eglise et dans l'Etat n'a pas pénétré jusqu'à nous. Vous savez que cet ouvrage a été saisi chez l'éditeur. Le procès est pendant. *La Propriété, c'est le vol ; Dieu, c'est le mal*, étaient les avant-coureurs de la *Justice dans l'Eglise et dans l'Etat*. Que les petites-maisons se feraient grandes si l'on y enfermait tous ceux qui en sont dignes !

Quand la *Bibliothèque universelle* se sera relâchée de sa sévérité, n'oubliez pas de m'adresser le numéro qui m'en fournira la preuve. Dites au Directeur de cette revue que votre premier article a eu du retentissement en Europe, et que vous êtes nouveau, au moment ou le nouveau est tant recherché ; peut-être abrégera-t-il l'épreuve à laquelle il vous soumet. Aux yeux des littérateurs du nord, vous avez découvert une Amérique. La *Revue* devrait être plus aimable à l'égard de son Christophe Colomb.

J'amasse des matériaux pour l'*Armana* 1859 ; vous voyez que je m'y mets de bonne heure. J'ai déjà d'excellentes

choses, et les sujets ne manquent pas : Mort du félibre *Castil Blaze* ; fêtes agricoles d'Avignon ; statue Crillon ; exposition des beaux-arts ; inauguration, à Carpentras, de la statue de Mgr d'Inguimbert ; inauguration, le 9 Août prochain, d'une statue colossale de la Vierge sur la grande tour de la Métropole des Doms, etc ; quels beaux canevas, et qu'il va être agréable de broder là-dessus ! Les plumes se taillent, et, pour mon compte, je me suis chargé de Carpentras, et d'Inguimbert ; de Carpentras, ville qui fait rire le *Charivari*, et qui n'en est pas moins une délicieuse cité, admirablement assise dans un vrai paradis terrestre.

Adieu mon cher ami. Tout à vous, et de tout mon cœur.

J. ROUMANILLE.

XV

Avignon, 9 juillet 1858.

Vos lettres m'affligent, mon cher ami. Je voudrais vous savoir en parfaite santé. Soignez-vous, et ne travaillez pas trop, calmez vos nerfs, rétablissez votre bras, et n'écrivez pas un mot si cela vous fatigue.

Vous recevrez avec la présente les explications que vous me demandez. Il y en a trois que je ne puis vous donner. Je n'ai pas pu vous lire, même avec l'aide de ma loupe. J'ai lu *quau reno ?* qui grogne ? qui se plaint ? *quau rèsso ?* qui scie ? *classa*, classée, ou classer ; *clusso*, *clusso*, poule qui couve des œufs ou qui a des poussins. *Jonassa ? garrasso ? jassasso ?* tout cela ne signifie rien.

Vous me demandez où nous en sommes de notre littérature. Vous le savez, Mistral ira bientôt à Paris publier *Mirèio*. Aubanel chante son amour pour je ne sais quelle Dulcinée

idéale ou réelle. Il ne peut pas sortir de là. C'est un interminable chapelet. Il s'en donne à cœur joie. Laidet n'a pas publié en volume ses fables, toutes imitées de La Fontaine. Il les a éparpillées un peu partout, dans des revues, dans des almanachs, dans des publications collectives. Si la patience est le génie, le docteur Laidet est un homme de génie. Il faut, en effet avoir beaucoup de patience et de courage pour passer sa vie littéraire à traduire ou à imiter les fables de La Fontaine, depuis la Cigale jusqu'à la dernière page. Que Dieu l'assiste et le bénisse ! — Nous songeons à l'*Armana* 1859. Déjà les matériaux m'arrivent. Je n'ai rien en portefeuille, ou pas grand'chose. Si vous avez *les Traditionnelles* de Reboul, lisez *les Pois chiches*. C'est un joli conte provençal que Reboul a eu le tort de mettre en français, aussi n'ai-je eu aucun scrupule à le lui voler. J'ai écrit *les Pois chiches*: *Li cese*. Les amis m'ont assuré que je ne m'en étais pas trop mal tiré. La langue française a trop de crinoline pour aborder des sujets pareils. Le provençal fait ces choses en se jouant, et les fait bien. Vous en jugerez quelque jour. Voilà mon seul exploit de cette année : il ne vaut pas la peine d'en parler, c'est celui d'un voleur.

Si je ne suis pas trop curieux, dites-moi à quel propos M. Amédée Pichot vous a écrit. Je suis intéressé à le savoir, si c'est à cause de nous qu'il l'a fait. M. le Directeur de la *Revue britannique* est provençal, natif d'Arles, chef-lieu de l'arrondissement où se trouve mon adorable Saint-Rémy. Il porte intérêt à nos publications, et m'a en particulière estime. Parlez-moi donc de M. Amédée Pichot : vous me ferez plaisir.

Aubanel boude toujours. C'est pur caprice, bizarre fantaisie, c'est de l'originalité à sa façon. C'est vouloir faire sensation profonde en s'abstenant; c'est vouloir se faire

prier, ce qui n'est pas d'un bon camarade, d'un bon frère en Apollon. Pour mon compte, je l'ai assez prié. S'il veut ne pas venir à nous, qu'il reste chez lui : nous lui avons prouvé qu'il n'est pas indispensable au succès de notre *Armana*, puisque, bien qu'il n'y eût rien de lui, notre *Armana*, cette année, a eu un succès énorme, comme jamais il n'en avait obtenu. L'année 1858 est totalement épuisée. On n'en peut pas dire autant, bien loin de là, des années 1856 et 1857 !

La *Campano* se vend toujours, mon tirage (1000) touche à sa fin. Décidément *l'héroï-comique* a les faveurs du public.

Votre *Bibliothèque universelle* ne publiera donc jamais l'article que vous lui avez donné ? Elle est bien difficile, et je ne vois pas que les articles littéraires qu'elle publie vaillent celui qu'elle persiste à laisser dans ses cartons. Faites auprès de Madame quelques tentatives, peut-être parviendrez-vous à fléchir ses rigueurs. Je m'en réjouirais grandement.

Tout à vous, mon cher ami, et de tout mon cœur.

J. Roumanille.

XVI

Avignon, 21 juillet 1858.

Mon cher ami,

A la bonne heure ! c'est GANARRO que vous vouliez écrire. Eh bien ! — Eh bien ! ce mot isolé a une signification qu'il n'a peut-être pas dans la phrase où vous l'avez trouvé. Si jamais je l'ai employé, c'est pour dire qu'un homme a bu jusqu'à l'excès, qu'il s'est saoulé. Avoir le *ganarro*, c'est être

ivre-mort, ou à peu près, c'est avoir fait à Bacchus de trop copieuses libations. Voyez si ce sens va. Vous n'eussiez pas mal fait de me citer tout le vers où se détache ce joli mot, sans étymologie connue, comme une pierre précieuse se détache de l'or où elle est enchâssée. Etes-vous satisfait? Je le désire.

Voilà que vous voulez des *contes*, des *fables*, des *facéties*. Quels *contes*, quelles *fables*, quelles *facéties* voulez-vous? Je m'y perds. Mettez donc les points sur les *i* quand vous écrivez. Quand je saurai précisément de quelles *fables*, de quels *contes*, de quelles *facéties* vous avez envie, je tâcherai de vous satisfaire.

J'ai, dans le temps, prêté à un ami, qui ne me l'a plus rendu, votre remarquable étude sur les *Traditionnelles* de Reboul (1). Je la lus avec beaucoup d'intérêt. Vous jugiez bien notre cher poète, et le jugiez en ami. Votre étude est une des plus convenables qui aient été publiées à propos des *Traditionnelles*. Vous auriez pu creuser davantage et l'homme et le livre : votre étude n'y eût rien perdu, et les lecteurs y eussent gagné. Quoi qu'il en soit, tel que je l'ai lu, votre article est bon, et j'en sais plus d'un qui voudraient l'avoir écrit.

Votre *Crise d'argent* (2), que M. Maunoir me communiqua de votre part, est pleine de verve et d'entrain. C'est violent jusqu'à l'excès; j'en trouve la couleur un peu chargée peut-

(1) Je ne saurais dire où cette étude a paru. V. Duret en avait donné lecture dans une séance de l'Institut genevois, le 13 juin 1857.

(2) La *Crise d'argent* avait été lue par M. Duret dans la séance générale de l'Institut genevois, le 22 février 1858 ; et elle a été publiée dans le tome VII du *Bulletin de l'Institut*, pages 310-319.

être, mais c'est sans doute une qualité. Un homme indigné *(facit indignatio versum)* ne mesure pas trop ses termes ; et s'il charge son canon, il le charge jusqu'à la gueule. Il y a là, surtout, quelques façons de dire *germaniques* qui ne m'ont pas trop déplu. En somme, je trouve cela très chaud, rougi jusqu'au blanc : aussi ne faut-il pas s'étonner si, en frappant ce fer ardent, vous en avez fait jaillir d'aussi éblouissantes étincelles. J'en conclus que, dans cette pièce, vous avez été *trop* poète.

Je ne comprends pas l'hésitation de M. Amédée Pichot à publier les articles qu'il a, nous concernant, dans ses riches cartons. La lumière n'est pas faite pour être mise sous le boisseau, alors surtout que d'une main hardie, vous avez mis la vôtre sur un si riche candélabre : la *Bibliothèque universelle*. Si, par hasard, vous aviez occasion d'écrire au Directeur de la *Revue britannique*, donnez-lui le courage qui lui manque, décidez-le à ne pas garder pour lui des choses qui nous honoreraient infiniment, et qui seraient accueillies avec intérêt, je ne saurai en douter, par la grande majorité des lecteurs de la *Revue*. Quant à vous, vous devez pousser un de vos recueils genevois à la publication de vos études sur les poètes provençaux modernes; vos recueils ne sauraient avoir à traiter des sujets plus neufs ni plus intéressants (sans trop vouloir nous flatter.) Quand je dis ceci, je le dis à bon escient.

Vos *Binettes* (comme vous les appelez) sont une mine riche et inépuisable. Je crois qu'elle peuvent réussir, et avoir beaucoup de vogue. Le lecteur, à cette heure, est très friand de ces choses-là. On peut lui en servir sans crainte. Allez donc, allez ! et surtout ne soyez pas trop indiscret.

Le docteur Maunoir, qui s'intéresse vivement à votre santé, prétend que si vous faites le remède qu'il vous a

indiqué dans une de ses précédentes lettres, vous verrez bientôt la fin de votre... Comment appellent-ils ça ? de votre *exostose*. Soignez-vous, et ne vous inquiétez pas, ne travaillez pas trop, et jetez des roses sur le noir de l'avenir. Les plus heureux en ce monde ne sont pas ceux qui sont les plus riches; aussi suis-je heureux dans ma pauvreté. Elle me cloue sur ma chaise et dans ma boutique. La muse et la littérature rendent moëlleuse ma dure chaise de saule, et font un paradis terrestre de ma bicoque. J'abandonne le tout à la providence de mon bon Dieu, qui fait bien ce qu'il fait, et qui, pour des raisons que vous connaissez, a jugé à propos, dans sa sagesse infinie, de ne pas faire porter des citrouilles aux chênes.

Adieu, mon cher ami. Tout à vous, et de toute mon âme.

J. Roumanille.

XVII

28 d'avoust 1858.

Veici *lou mau de det*, l'ai fa vite, doumassi siéu pressa. Adoubas tout acò. Fau sant Miquèu : voulounta dire, chanje de domecile ; e siéu dins la pòusso e lou gachis, de talo façoun que noun save de mounte me vira.

Mistral es à Paris, e toujour que deman, legira un cant de sa *Mirèio* à Moussu Lamartine. Vesés qu'acò n'en vòu la peno. Pièi Mistral tournara en Provènço, et estamparen soun libre.

Tenés-vous gaiard, e amas-me.

J. Roumanille.

(Traduction.)

28 août 1858.

Voici *le mal des doigts :* je l'ai fait vite, car je suis pressé. Arrangez tout cela. Je fais la Saint-Michel : ce qui veut dire que je change de domicile ; et je suis dans la poussière et le gâchis, de telle façon que je ne sais où me tourner.

Mistral est à Paris; et pas plus tard que demain, il lira un chant de sa Mireille à monsieur de Lamartine. Vous voyez que cela en vaut la peine. Ensuite Mistral retournera en Provence, et nous imprimerons son livre.

Tenez vous gaillard, et aimez-moi.

J. ROUMANILLE.

XVIII

Avignon, 8 octobre 1858.

Mon cher ami,

J'ai reçu mes journaux et fragments de journaux. Je vous remercie de ne les avoir pas égarés. Il y a des choses dont je tirerai plus tard un excellent parti.

L'article où je vous remercie,— vous en première ligne— où je remercie Amédée Pichot, Louis Jourdan, de tout le bien qu'ils ont dit de nous, eux aussi, était écrit et composé quand votre lettre m'est arrivée. Croyez bien que vous n'avez pas obligé un ingrat. Seulement je n'ai pas pu en dire aussi long que je l'aurais désiré. Le livre est si petit, et j'ai tant de choses à y mettre !

Mistral et Aubanel ont lu votre article. Ils se sont contentés de vous en remercier *in petto.* C'est leur tort, qu'ils

répareront, croyez-le. N'allez pas croire qu'ils sont dédaigneux; — ils ne sont que paresseux. Aubanel tend de plus en plus à s'éloigner de nous. Je vous ai dit, à ce sujet, ce que je pensais. Je ne suis pas homme à m'agenouiller à ses pieds pour le prier de nous revenir. J'ai fait, pour le garder, tout ce qu'il m'a été possible de faire. Il s'est mis lui-même en dehors de notre cercle ; qu'il y reste ! je dis ceci sans humeur, et constate que le cher capricieux a plus besoin de moi, littérairement parlant, que je n'ai besoin de lui. Quant à Mistral, nous sommes plus unis que jamais, et marchons ensemble comme deux bons vieux amis que nous sommes. Nous nous prêtons mutuellement appui, et menons ensemble la barque. Nous sommes assez forts pour cela ; un troisième rameur serait sans doute pour nous un embarras.

Je vous félicite de votre entrée au Collège royal d'Annecy. Ça vous va comme une bague au doigt. Tâchez de vous y plaire et d'y rester.

Je suis sorti, à peu près, des tracas et des ennuis de mon déménagement, de la maçonnerie, de la plâtrerie, de la menuiserie, de la tapisserie, de toute la ménagerie. Voilà ce qui a absorbé mon temps. Maintenant il est pris par *l'Armana*, qui est sous presse. Ce n'est pas là petite affaire, croyez-le. Il faut écrire à l'un, à l'autre, corriger ceci, modifier cela, faire accepter cette correction à celui-ci qui ne l'accepte pas, cette modification à celui-là qui la refuse. C'est fastidieux au dernier point. Si le public était au courant de cette cuisine, il vanterait notre patience, et apprécierait plus encore qu'il ne le fait notre publication annuelle.

Seguin me vend son édition de Saboly 6 fr. l'exemplaire. Le prix public est de 8 fr. Je la tiens à votre disposition au prix coûtant. Si, au lieu d'être un pêcheur aux liards, j'étais un négociant, vous l'auriez déjà reçue.

Adressez-moi dans une prochaine lettre le chant de *Leleto* que vous avez traduit de mes *Sounjarello.* Pour mon compte, je ne me sens pas le courage d'aborder votre ode à l'Esprit-Saint. Notre langue n'aborde qu'avec difficulté des sujets aussi élevés.

Je vous quitte pour corriger des épreuves de l'*Armana* 1859, qui va lentement, mais qui avance. C'est là encore une rude besogne. Il faut épurer l'orthographe de tout mon monde, celle de Mistral exceptée. Mes épreuves corrigées, je me mettrai à ma correspondance, fort arriérée depuis quelque temps. J'ai à écrire, d'ici à dimanche, 18 lettres pressantes. J'ai commencé par la vôtre : ne vous plaignez pas.

Le docteur Maunoir, qui vous a écrit, se joint à moi, mon cher ami, pour vous serrer la main et vous embrasser.

J. Roumanille.

XIX

A Monsieur Victor Duret, professeur au Collège, Annecy (Savoie).

Avignon, 20 octobre 1858.

Voilà, mon cher ami, la besogne faite. Vous vous donnez un mal épouvantable pour obtenir..... je ne sais quel résultat. Je me plie toutefois très volontiers à tous vos caprices de traducteur, et vous donne la pâtée toutes les fois que vous me la demandez. Avouez que je suis une bonne pâte.

Je suis en pleine composition de l'*Armana* 1859. Je ne sais vraiment où donner de la tête : plaignez-moi. J'écris, en moyenne, quatre longues lettres par jour; et je subis, en même temps, tous les dérangements et les ennuis d'un boutiquier.

Portez-vous bien, et tâchez de vous plaire à Annecy ; n'est pas à Annecy qui veut. Pour mon compte je suis à Avignon, et j'y travaille comme quatre : beaucoup de peine, peu de profit.

Envoyez-moi votre imitation de la chanson de Leleto (des *Songeuses*). On en a fait une superbe variation pour piano. Je suis impatient de savoir ce que vous en avez fait vous-même. On me met à toute sauce, et je suis loin de m'en plaindre.

Adieu, mon cher ami, et tout à vous.

J. R.

XX

Avignon, 17 janvier 1859.

Ne vous fâchez pas ainsi, mon cher ami, car je serais assez malappris pour vous dire : Tu te fâches, donc tu as tort. Un monsieur de ma connaissance devait incessamment se rendre à Annecy même. C'est un *incessamment* qui date de plus d'un mois. Je devais lui remettre et une lettre, et le fameux *Armana* de 1859, que la poste m'a, pour ainsi dire, refusé une fois, le commis du guichet n'ayant pu me dire au juste ce qu'il devait prélever pour s'en charger. Mon monsieur n'est pas parti pour Annecy. Le jour de l'an et son tracas sont venus, j'ai été négligent, et voilà comment vous poussez les hauts cris, de vrais cris d'homme indigné. Veuillez crier un peu moins et me pardonner un peu plus. Embrassons-nous, et que ça finisse.

Qu'allez-vous chanter *Chien et Bergère ?* Je n'ai pas commis cette fable. Elle est due à l'esprit fin et subtil d'un membre de l'Institut, du *félibre de Magalouna*, de Moquin-Tandon.

Je ne connais pas l'annonce de l'Académie du Gard, ni le prix que la dite a proposé touchant notre littérature. Est-ce que je me suis jamais mêlé des affaires d'une académie quelconque, grande ou petite? Elles peuvent bien proposer des prix de toutes les sortes et de toutes les couleurs, je ne m'amuserai jamais à convoiter leurs appâts, et à me prendre à leur hameçon. On m'a fait l'honneur, pour ainsi dire à mon insu, de m'élire membre correspondant de l'Académie de Castres. Que si vous tenez à me mettre dans quelque coin de l'Académie de saint François de Sales, je vous laisserai faire de tout mon cœur. J'aime trop ce grand saint, et vous aussi, pour faire fi de votre proposition; mais ce ne serait que par respect pour le saint et par amitié pour vous.

Votre dernier billet me demande *Vivia*. Je ne l'ai pas; et si mes souvenirs ne me trompent pas, l'édition en est épuisée. Je n'ai aucune nouvelle de la tragédie d'Antigone. Je sais que Reboul fait des vers pour développer et compléter son *Dernier jour*. Je ne sache pas qu'il ait une *Antigone* sur le métier. Il fait aussi de délicieux vers provençaux. — Il est fâcheux qu'il ne puisse se décider à me permettre de les publier dans l'*Armana*. Il a peur que sa Muse provençale qui est charmante, compromette sa grande Muse. C'est une *tocade*. Il faut la respecter.

Mirèio est sous presse, et c'est bien elle qui depuis plus d'un mois, me met en retard avec mes amis. Je revois *toutes* les épreuves de cet admirable travail, qui est fort avancé, et qui sera fini dans une quinzaine. Je n'oublierai pas de recommander à Mistral de vous adresser son bel in-8°. Vous en serez ravi. Je vous écris cette lettre sur une *tierce* (10e chant) que je vais revoir, et que les ouvriers attendent.

Vous voyez bien que je ne suis ni aussi indifférent, ni

aussi coupable à votre encontre, que je le parais. Soyez plus aimable et moins renfrogné, et vous me ferez plaisir.

Tout à vous et de toute mon âme.

J. ROUMANILLE.

XXI

(*Lettre sans date ; enveloppe timbrée du 18 Mars 1859.*)

Mon cher Vainqueur, (1)

Voilà près d'un mois que j'ai reçu la vôtre. Il est temps que j'y réponde ! D'un jour à l'autre, d'occupation en occupation (je suis plus écrasé que jamais et le serai longtemps encore), j'ai différé jusqu'à ce jour, mais je vous tiens, et ne vous lâcherai pas de sitôt ! Je veux vous fatiguer de mon bavardage de pie borgne. Tant pis pour vous ! prenez-en votre parti.

Bonne nouvelle : cette lettre part avec un exemplaire de *Mirèio*. Quel joli envoi ! Vous allez vous *emmireier* des pieds à la tête, vous en donner à cœur joie, et vous ferez bien. Tâchez de boire le plus possible de ce vin généreux, mais n'en devenez pas ivre-mort. *Mirèio ! Mirèio !* on n'entend parler que de *Mirèio !* on est émerveillé de *Mirèio*. *Mirèio* par-ci ! *Mirèio* par-là ! *Mirèio* partout. Et c'est un succès superbe, inouï, inespéré ! Réjouissez-vous avec nous ! (2) — Vous ne

(1) Jeu de mots amical : *Victor*, vainqueur.

(2) Quelques lettres d'Aubanel, publiées par M. Legré dans son intéressant ouvrage : *Le poète Théodore Aubanel, récit d'un témoin de sa vie*, (Paris, 1894, pages 110 et suivantes) sont à joindre à cette lettre de Roumanille, comme témoignage de la joie fraternelle qu'éprouvèrent tous les félibres dans ces beaux jours de succès et d'enivrement.

serez pas étonné de tout ça quand vous aurez vu de près la chose. C'est bien comme je vous le disais, et comme je vous l'ai fait dire: « œuvre éminemment sérieuse et qui fera épo- « que dans cette littérature néolatine; une œuvre telle « enfin que n'en a pas notre langue française. Jeune, beau, « inspiré, Mistral chante dans sa riante solitude, et chante « mélodieusement à la façon des plus grands chanteurs et « trouvères. » (1) Je ne vous ai pas trompé et vous n'êtes pas trompé : vous m'en direz des nouvelles.

Voilà M. Victor Duret qui n'est pas content du joli petit coup de chapeau que je lui ai donné sous le péristyle même de l'*Armana* 1859. Assurément, si vous jugez de la chose sur son étendue, je suis un malotru; si au contraire vous voyez l'intention, et le plaisir que j'ai eu à mettre en peu de mots notre reconnaissance bien sentie au frontispice même de notre livre, de la mettre, dis-je, en bonne compagnie, vous serez ravi de ce petit cri de notre cœur, de ce modeste *Gloria patri* chanté dans un tout modeste petit livre qui ne doit jamais être plus gros, où nous devons parler *de omni re scibili et de quibusdam aliis......* où nous devons être très réservés, quand il s'agit de nous brûler de l'encens sous le nez..... Dites-moi, criez-moi bien haut que ça va bien, et ça ira bien. Ainsi soit-il !

Je vais maintenant songer à vous expédier les noëls de Saboly notés. C'est une affaire, une grosse affaire; pour savoir au juste à quelle somme s'élève le port de *Mirèio*, j'ai dû me livrer à des calculs transcendants, et noircir de chiffres très arabes toute une page. « 6 centimes par 32 décimètres. » Me voyez-vous un mètre à la main mesurant le

(1) Ce sont les termes mêmes de l'article de V. Duret (*Bibliothèque universelle*, VII, 436).

colosse en long, en large, en travers pour dégager l'inconnu, c'est-à-dire trois chiffres, de plus en plus arabes : 1 fr. 50. Ouf ! je n'en puis plus. Et il me faut recommencer ! Je vais recommencer ; mais avant, puisque je vous tiens, je ne vous quitte pas.

Vous savez que je vais éditer mes *Oubreto*. Le prospectus de *Mirèio* doit vous l'avoir déjà dit, ou vous le dira. *Mirèio*, c'est le grand chêne, dont la tête est du ciel voisine ; les *Oubreto* sont les violettes qui s'épanouissent à ses pieds dans l'herbe. Ce sera un charmant petit volume dont vous aurez les prémices. Vous y verrez le soleil, vous y verrez la lune, vous y verrez..... Que n'y verrez-vous pas ? — Je suis roitelet, tous les oiseaux ne sont pas des aigles, mais quel roitelet ! qu'elle est gentille, la petite bête !

Dimanche passé 13 mars, nous triomphions à Nîmes, et vous n'y étiez pas. Pends-toi, brave Victor !

Vrai triomphe. Les triomphateurs s'appelaient Mistral, Aubanel, Roumanille. Voici : Séance publique à l'Hôtel de ville, pour rehausser l'éclat d'une loterie au bénéfice des orphelins. Là, Reboul nous a couronnés de lauriers *coram populo*, et aux applaudissements les plus enthousiastes de l'assemblée émue. Reboul a dit en nous couronnant :

Chantant comme David pour calmer la douleur,
Merci, chers troubadours, merci de votre aumône ;
Prix de votre génie et de votre bon cœur.
Un triomphe si doux est plus que de l'honneur.
La charité vous offre une couronne,
Et l'ami s'en fait un bonheur.

Applaudissements frénétiques. J'embrasse, nous embrassons le magnifique vieillard. — Surcroît d'émotion et d'applaudissements. Tableau.

Le lendemain, banquet en notre honneur, M. le Maire en tête. 60 couverts. Discours. Toasts. Improvisations. Reboul boit à la santé de ***Mirèio***, ***lou pu bèu mirau ounte la Prouvènço se siegue jamai miraiado*** (*sic*). Conseils paternels à Mistral, qui devait partir pour Paris. Larmes dans tous les yeux...... applaudissements. C'est alors que Roumanille se lève, et que, d'une voie émue, solennelle, il improvise — une harangue... oh ! quelle harangue ! en prose, mais quelle prose ! « ..... Reboul, honneur et gloire de Nîmes, les lauriers ne te manquent pas, aussi nous en couvres-tu ! *coume li laurié te mancon pas, nous n'en porjes à bel èime !...* » etc., etc., etc., etc., etc, etc,.. etc.....

Puis dîner *en notre honneur* chez l'Evêque... puis soirée dans le solennel salon de l'évêché, où se pressait l'élite des braves gens de Nîmes. Puis cantate en notre honneur, chantée par la maîtrise de Mgr Plantin : une strophe pour Mistral, une pour Aubanel, et une pour moi. Puis je récite *l'Ange des crèches*; Mistral sa *Communion des saints*; Aubanel les *Innocents*. Ce fut d'un effet prodigieux...

Revenons au mètre : la superficie totale du Saboly à 564,48 décimètres. Je supprime les calculs préparatoires.

Si 32 déc. coûtent 0,6, combien 565,2? L'*x* est fr. 1,06 — c'est-à-dire fr. 1,10, qui, joints à 8 fr. font fr. 9,00. Voilà.

Adieu, mon cher maître. Si vous êtes arrivé jusqu'ici sans suer sang et eau, vous êtes un héros ! ne vous plaignez pas trop de moi, et aimez-moi bien. Dites de ma part à la *Bibliothèque universelle* qu'elle est une bégueule, et tenez pour certain que Lamartine écrit un entretien sur *Mirèio*.

J. R.

Mistral est parti hier pour Paris, où des ovations l'attendent. Jasmin, qui a la puce à l'oreille, se trouve aussi à

Paris. La lutte sera intéressante..... Quant à Aubanel, j'ai dissipé tous les nuages de son ciel. La trinité est reconstituée. *Deo gratias.*

XXII

Avignon, 28 mars 1859.

Expliquez-moi ce mystère : d'où vient, mon cher ami, que vous êtes toujours pressé comme un...... quand vous m'écrivez ? J'ai beau vous donner le bon exemple, vous écrire des lettres longues comme d'ici à Pontoise, vous ne m'imitez pas. Il y a une chose bien simple à faire, c'est de ne pas écrire quand vous êtes pressé.

Vous ne me dites rien, absolument rien du *Saboly* que je vous ai expédié avec *Mirèio*. Il mérite bien un mot de votre part.

J'ai en magasin les *Harmonies sacrées* de l'abbé Pron et le *Martyre de Vivia*, que je vous expédierai quand j'aurai fait le calcul que vous savez.

Je n'ai aucune relation avec Toulouse ; écrivez directement.

Quant à l'*Antigone* de Reboul, il n'en est pas question le moins du monde. Reboul ne m'en a jamais parlé. Auriez-vous songé, par hasard, que Reboul avait une *Antigone* sur le métier ? je ne l'ai entendu dire qu'à vous.

Mistral est toujours à Paris. Il m'apprend, dans sa dernière, que ça va bien, et que Lamartine a déjà écrit sur *Mirèio* 117 pages. Ce sera pour un prochain entretien. Avouez que la poésie provençale n'est pas si bête qu'elle en a l'air au premier abord.

Je suis de votre avis au sujet de la traduction de *Mirèio*. Mais Mistral ne pouvait ni ne devait ne pas se traduire. Reboul, Mistral et d'autres me conseillent de traduire aussi mes *Oubreto*, que je vais mettre sous presse, comme vous l'a annoncé un prospectus qui vous est parvenu avec le *Saboly*, et que vous n'avez pas lu. (Vous êtes si pressé !) Eh bien ! têtu comme un âne gris, je ne veux pas me traduire. Je ne me traduirai pas ! Je n'ai pas le courage d'être moi-même mon bourreau. On a fait une jolie pièce de vers provençaux, bien originale, bien harmonieuse, bien coupée. On la traduit. Il n'en reste rien, rien, rien. Un squelette. Mais un squelette n'est pas un corps vivant. Une tête de mort n'est pas un visage. Me traduise qui voudra. Je ne me traduirai que pour vous, parce que vous êtes pressé.

J'ai lu avec un vif intérêt le journal d'Annecy, que vous avez bien voulu m'adresser, et où se trouve une analyse d'un de vos derniers cours. C'est superbe ! et vous êtes un maître homme ! Heureux Annecy ! Ce que je ne comprends pas, c'est que dans une aussi petite ville, vous puissiez parler de toutes ces belles choses. Cela fait honneur à votre ville et à vous. Bravo ! — quel dommage que vous soyez si pressé ! sont-ce ces cours qui vous pressent ?

Et la *Bibliothèque universelle*, quand se décidera-t-elle à publier votre étude sur mes *Margarideto* ? Comment ne comprend-elle pas que c'est là un sujet plein d'actualité et de charme ? Le vent est à la poésie provençale, vous m'en direz des nouvelles dans quelques mois. Que la *Bibliothèque universelle* prenne donc les devants. Elle aura le mérite aux yeux de l'Europe savante, d'avoir salué l'aurore. Elle saluera ensuite le soleil. Voilà qui est bien tourné. On ne trouve pas de ces traits-là quand on est pressé ! pressez donc la *Bibliothèque universelle*.

Voici votre nouveau compte : nous savons passer d'une voix légère, du grave au doux, du plaisant au sévère :

Pour Harmonies sacrées in-8°	Fr.	4.75
Vivia Reboul.	»	1.50
Affranchissement des deux.	»	1.25
Saboly.	»	9.—
	Fr.	16.50

Vous le voyez, il faut toujours, hélas! que le chiffre, la prose du chiffre souffle sur toute poésie. J'ai été toujours humilié, en voyant sacrifier ainsi la pensée et le génie qui sont ce qu'il y a de plus beau au monde, après le bon Dieu et son paradis. Si je n'étais pas pressé, je vous écrirai une tirade là-dessus.

Consacrez aux Provençaux une de vos prochaines leçons. Et pourquoi pas? Vous auriez à dire là-dessus des choses merveilleuses, vous êtes bourré, vous nous savez par cœur. Vous savez même les ficelles. Vous dites que des professeurs allemands n'ont pas dédaigné de nous consacrer, qui deux, qui trois leçons. Ils ne sont pas si forts que vous, et comme vous, ô Numa, ils n'ont pas des entretiens secrets avec la belle nymphe Egérie.

Les jolies choses que je vous dis, ô le plus pressé, et le pressant, et le plus empressé des hommes! Tâchez d'être indulgent pour tout ce que mon style peut avoir de saugrenu et de débraillé. Quand je suis pressé, je ne me surveille pas. Je me surveille moins encore quand j'écris à de vrais amis, fussent-ils très pressés. Après tout, si vous êtes pressé, vous pouvez mettre trois, quatre, dix jours à lire cette lettre: rien ne presse.

Ah ça, est-ce que je ne vous scie pas avec ces *pressés?* par-

bleu ! c'est bien ce que je veux : — je veux vous scier. Il en résultera que vous serez moins pressé.

Tout à vous, mon cher vainqueur, et de toute mon âme.

J. ROUMANILLE.

XXIII

Avignon, 16 mai 1859.

Mon cher,

Je vous remercie de votre lettre. Vous avez *Mireille :* vous ne sauriez être en plus intéressante compagnie. *Mireille* est un évènement. Elle fera époque, et son apparition sera une date. Quel admirable succès ! Je dirais presque avec M. de Pontmartin : C'est un succès écrasant ! A votre tour vous allez crier *hosanna !* J'en suis ravi. Vous êtes mieux renseigné que tous ceux qui ont parlé de *Mireille* jusqu'à ce jour, sans en excepter M. de Lamartine, qui l'a été si complètement par notre cher et incomparable Adolphe Dumas. Adolphe Dumas veut absolument avoir *découvert* Mistral. Il fait dire par tous les journaux qu'il a *découvert* Mistral. Il a embouché deux fois sa grande trompette pour apprendre *urbi et orbi* qu'il a *découvert* Mistral. A votre place, je réclamerais bel et bien ; car vous avez *découvert* Mistral avant lui. Quand un Christophe Colomb a découvert une Amérique, il ne manque pas de Vespuces qui s'en arrogent le mérite et la gloire. L'humanité est ainsi faite. Lisez le 40ᵉ entretien de Lamartine, vous y verrez que notre *découvreur* Adolphe est un héros, qu'il est le *précurseur* de notre Frédéric. Lisez *les Débats*, vous y verrez qu'ils ont rendu à tout seigneur tout honneur, à Mistral ce qui est à Mistral, à Dumas ce qui est à Dumas ; etc. Voilà qu'aujourd'hui même

M. Jérôme, chroniqueur de l'*Univers illustré*, dit en toute lettres : « et vous êtes, vous, mon cher Dumas, le Christophe Colomb de la poésie moderne. » Voilà, mon cher Duret, votre place prise ; mon cher M. Taillandier, voilà votre place prise. Vous n'avez absolument rien découvert, ni l'un ni l'autre. Otez-vous de là, qu'Adolphe s'y mette ! *Sic vos non vobis.*

Deux lettres de Dumas à la *Patrie*, où il se disait le *découvreur*. et hautement, ont fait cette chose. Moi qui ai l'œil ouvert sur mon œuvre, celle qui est la mienne et dont je revendique l'honneur, c'est-à-dire la *Félibrerie*, qui vaut mieux que toutes mes œuvres réunies, je proteste (entre nous, mon cher Victor), contre cet empiètement étrange d'Adolphe : il est un des derniers venus chez nous, et il veut absorber tout notre cher monde à son profit, et à sa plus grande gloire.

Cela dit sans acrimonie aucune. Il n'y a dans Dumas, en ceci, qu'une faiblesse humaine, comme nous en sommes tous, hélas ! capables. Dumas a voulu grimper sur les épaules de notre bien aimé Frédéric pour dire aux lettrés de France et de Navarre : « C'est moi ! me voici ! » *La félibrerie*, humble et modeste, s'est tenue derrière les coulisses, et a été très heureuse du grand et légitime succès de Mistral, bien qu'on ne dît pas : « Mais ce Mistral est un des douze. »

Voilà mon cœur ouvert : Puis-je vous le fermer ? non, car je sais que vous n'abuserez ni de ma confiance, ni de mes confidences.

Ci-joint un prospectus. En ma qualité d'éditeur, j'aurais quelque droit, vous le voyez, à dire : « Arrière *découvreurs* « de mauvais aloi ! le découvreur c'est moi, Roumanille, « libraire-*éditeur*..... »

Et Roumanille le poète pourrait ajouter, : « C'est moi,

« moi seul qui ait découvert l'étoile Mistral en 1845,
« dans le pensionnat Dupuy, rue de l'Hôpital, 7, à Avignon,
« sous le clocher des Augustins, où, pour mes péchés, j'étais
» professeur; où pour mon bonheur, j'avais pour élève le
« jeune Frédéric Mistral de Maillanne. Oui, c'est moi qui
« devinai dans cette enfant, un enfant sublime, et qui, depuis
« lors, ne l'ai pas perdu de vue un instant, moi qui l'ai asso-
« cié à tous mes travaux, qui l'ai poussé... » vous savez le reste. Vous savez si je n'ai pas traité notre grand poète comme un père traite son enfant, si je n'ai pas enlevé sur son chemin toute pierre sur laquelle eût pu se heurter son pied. *Ne forte offendas ad lapidem pedem tuum.*

Adieu, mon cher ami. Quand votre article aura paru, n'oubliez pas de m'adresser un exemplaire du numéro qui le contiendra.

Tout à vous et de toute mon âme.

J. Roumanille.

XXIV

Avignon, 17 mai 1859.

Mon cher ami,

J'arrive toujours après la noce. *Tarde venientibus ossa.* Peu importe! Je savais bien que vous rattachiez *Mirèio* au mouvement de notre renaissance provençale. Vous n'avez, vous, aucun intérêt à isoler cette belle chose, et vous êtes juste autant que convenable. Si, sur épreuves, vous avez quelques modifications ou améliorations à faire à cet égard, vous ne l'oublierez pas. Modifiant la queue, vous pourrez aussi modifier la tête s'il y a lieu. N'oubliez pas de m'adresser un numéro de la *Revue* dès qu'elle aura paru : vous m'obligerez infiniment.

Notre cher grand homme est arrivé ; et ses amis, à la tête desquels je me fais gloire de me mettre, ont tous pleuré de bonheur en l'embrassant. Il nous a dit des merveilles au sujet de son succès. L'apparition de *Mirèio* a été à Paris un véritable évènement. C'est une date. L'édition 2e est vendue à Charpentier, qui s'en est chargé à des conditions très avantageuses pour Mistral, conditions qu'on ne fait pas même à nos meilleurs auteurs. L'Académie française s'est émue, et ses plus glorieux représentants ont fêté, choyé, caressé Mistral ; ils l'ont traité en enfant gâté, surtout Laprade, Sainte-Beuve, de Vigny, Mignet et Villemain. Villemain a fait entendre à Mistral que *Mirèio* obtiendrait un prix académique l'an prochain. — Sainte-Beuve a en quelque sorte renié Jasmin qui était son idole ; et de Vigny, le chantre d'Eloa, en prenant congé de Frédéric, a voulu le baiser au front, et lui a dit : Laissez-moi vous embrasser, ce baiser d'un vieil académicien vous portera bonheur... (*sic*).

Je n'en finirais pas, mon cher Victor, si je vous disais toutes les merveilles que Mistral nous a racontées sur son séjour à Paris. — Je vous ai dit l'essentiel et le plus beau. Les journaux, et l'entretien de Lamartine que je vous engage fort à lire, vous diront le reste. J'ajouterai que c'est l'article de Louis Ratisbonne, le traducteur de Dante, article publié en deux fois dans les *Débats*, qui a fait le succès de *Mirèio*.

Adressez-vous vous-même à M. Gimet, libraire à Toulouse. J'ai écrit une fois à ce monsieur pour le prier de m'adresser un recueil de je ne sais plus quelle année des jeux floraux ; de 1857, je crois : Monsieur ne daigna ni me répondre, ni m'adresser la brochure.

Je suis fâché de ne vous avoir pas adressé le *Guide de l'étranger*. Je n'en ai plus. Le concours régional de l'an

passé l'épuisa à peu près. Le libraire-éditeur de ce livre n'est plus ni éditeur, ni libraire, mais maître d'hôtel; si je rencontre ce livre, je n'oublierai pas de le mettre de côté à votre intention; ayez patience. Du reste, ce n'est qu'un guide d'Avignon. Ces sortes de livres sont toujours incomplets par leur nature même.

M. l'abbé Pron n'est plus à Gap. Où est-il? Je l'ignore. Je le demanderai à un sien ami; et s'il peut me le dire, je vous le dirai.

Vienne vite votre *mens divinior* pour que vous fassiez ce dont vous rêvez, et ce dont tant de gens pleurent. Vous serez inspiré. Le sujet est beau, et votre talent est à la hauteur du sujet.

La part du Bon Dieu, traduite, sera, dans bien des passages, d'une impardonnable trivialité. C'est ce qui me décide à publier mes *Oubreto* sans traduction. *Qui potest capere, sapiat.* Je ne puis me décider, ne vous l'ai-je pas dit? à faire de mes jolis petits soleils de laides petites lunes.

Vous me promettez mon tour dans la *Bibliothèque universelle*. Je ne suis pas pressé, et, me paraît-il, il y en a qui sont beaucoup plus pressés que moi. Ce qui fait que je suis à la porte, et que je m'y amuse comme un enfant qui joue aux billes. C'est bien. Aux plus pressés!

Il y a bien une dizaine de jours que je n'ai pas vu notre docteur. Il paraît que les *garrigues* du Pontet l'ont enchanté. Quand je le reverrai, le cher fantasque, je ne manquerai pas de lui donner de vos nouvelles, et de lui faire part de vos craintes au sujet de nos Laure.

Aubanel.....

J'en étais là quand le Docteur est entré. Je lui cède volontiers la plume.

Mon cher Duret.

Enfin vous avez quelques mots à mon adresse. Je ne vous dirai pas en reconnaissance de cette attention : mieux vaut *jamais que tard* (Alphonse Karr). Non. Encore mieux vaut retrouver ses amis — quand on se croit honni de tous et abandonné. Je ne fais pas du spleen par manière de poser. C'est une vieille habitude chez moi de me déboutonner avec vous ; et cela me chausse d'autant mieux pour le moment, que je suis depuis trois semaines obligé à me gourmer et à reprendre des airs de docteur ; car les braves gens du Pontet sans excepter les Laure ; elles sont quelque peu portées à se f..... du pauvre peuple et à l'appeler lorsqu'on est brisé. Mon littérateur, au lieu de *pensées*, je m'adonne aux *pansements.*

Le vôtre. MAUNOIR.

Je reprends : Aubanel met la dernière main à ses *Amaresso*, un recueil de poésies intimes, qui, à la suite les unes des autres, formeront comme un poème d'amour, tout plein de feu et d'un réaliste psychologique, plein d'un véritable intérêt et d'un charme indéfinissable.

Vous voyez que vous êtes toujours le premier et le mieux informé.

Tout à vous, mon cher Victor, et de tout mon cœur.

J. ROUMANILLE.

P.-S. Si vos *gentillettes pensionnaires* vous demandent de mes nouvelles, n'oubliez pas de leur en donner. Faites à mon intention une promenade au bord de vos lacs bleus, heureux poète que vous êtes ! malheureux boutiquier que je suis !

J. R.

XXV

Avignon, le 17 juin 1859.

Mon cher ami,

Je ne voulais vous répondre qu'après avoir reçu signe de vie du confrère Douladoure. Comme je pourrais attendre longtemps, et vous aussi, je commence : car vous êtes nerveux, et l'inquiétude pourrait vous faire du mal.

Je ne connais pas, je n'ai jamais vu, ni en nature, ni sur un catalogue, le volume de M. *Piétri*. Personne autour de moi n'a pu m'en donner des nouvelles. Demandez-moi des choses possibles.

Quand je verrai le conservateur de notre musée et l'archiviste de Vaucluse, hommes qui s'intéressent fort au passé de notre vieille cité papale, je n'oublierai pas de leur parler de votre trouvaille, et du cardinal de Brogny. Le musée Calvet doit posséder cette histoire.

Je vais voguer contre le courant, c'est-à-dire livrer à mon imprimeur le manuscrit de mes *Oubreto*. C'est avoir du courage. Quand le canon gronde, les oiseaux se taisent; ma muse est un oiseau qui veut mêler ses chants aux tonnerres des canons (1). Sa voix sera étouffée. Peu importe ! en avant toujours ! nous tâcherons de faire un charmant volume, avec portrait au frontispice, portrait gravé sur acier (2). Je ne ferai pas trop mal, malgré l'air féroce que la photographie

(1) La bataille de Magenta avait eu lieu le 4 juin, et celle de Solférino (24 juin) allait suivre.

(2) J'ai reçu la première épreuve. C'est magnifique. Le nez laisse à désirer, on tâchera de l'aquiliniser. (*Note de Roumanille*).

et la peinture, et la lithographie, s'obstinent à me donner, à moi qui suis doux comme un agneau! — Vous verrez ça. — Il nous faudra bien deux mois pour confectionner convenablement ma botte de fleurs, et quelles fleurs! pissenlits et marguerites! coquelicots et boutons d'or! et le reste, et le reste..... nous harmoniserons tout cela. Il est bien décidé que je ne mets pas de traduction. J'ai dit à Reboul, et à vous peut-être, que je ne pouvais consentir à changer en laides lunes mes jolis petits soleils; à enlever à mes pêches leur duvet, leur poudre d'or aux ailes de mes papillons. Me traduira qui voudra. Du reste, je suis compris chez moi, et je n'ai pas l'ambition de l'être de l'autre côté de la Loire. C'est pour le pays d'*oc* que je chante, et non pour celui d'*oïl*. Horace ne traduisait pas ses vers en grec, ni Pindare les siens en latin. Je ne suis ni Pindare, ni Horace. Je ne chante ni à Rome, ni à Thèbes. Je ne suis qu'à Avignon; mais je ferai comme eux. Si les Grecs et les Latins veulent me comprendre, qu'ils m'étudient! S'ils ne se soucient pas de moi, je m'en consolerai facilement, heureux de mon petit auditoire, qui est assez indulgent pour m'aimer et pour m'applaudir.

Mirèio est un livre épuisé à cette heure, ou c'est tout comme. Il m'en reste à peine une dixaine d'exemplaires que je veux garder et que je ne garderai pas longtemps. La deuxième édition nous est ravie par Paris : Charpentier l'a achetée, elle est sous presse, et sera dans deux mois chez tous les libraires de France et de Navarre. Quel succès! C'est incroyable. Une traduction anglaise est en préparation; quel honneur et quel bonheur pour notre chère muse!

Mistral va de plus belle se remettre à l'œuvre. Il fera de grandes choses, mais je doute qu'elles aient le succès de *Mirèio*. Par malheur, on n'a pas deux fois dans une vie, un

pareil bonheur. Aussi Lamartine le lui a-t-il dit dans la dernière strophe de son hymne (son entretien n'est pas autre chose qu'un hymne).

A quand l'apparition de votre article? Vous ne voulez donc vous mettre à table que quand les autres ont dîné?

Saint-René Taillandier, que j'ai vu chez lui le dimanche et le lundi de Pentecôte, pense à un article sur *Mirèio*, article que la *Revue des deux mondes* lui a demandé (1). Il me tarde de lire les appréciations du cher maître. Comme vous, il ne séparera pas Mistral de la pléiade. Il rattachera *Mirèio* à notre renaissance, et ce sera justice. Les parisiens ne savaient pas, il ne pouvaient pas savoir que Mistral est le plus bel arbre de notre verger; partant, qu'il y a un verger, et des fleurs et des rossignols dans le délicieux verger.

Voilà ma causerie terminée, je désire qu'elle vous satisfasse. Je vous serre les mains avec les sentiments que vous me connaissez.

Votre bon ami,

J. Roumanille.

XXVI

A Monsieur Victor Duret, homme de lettres,
poste restante à Genève.

Avignon, 30 août 1859.

Je ne savais pas où était le docteur, que je ne voyais plus, dont je ne savais que penser, quand il m'arriva hier, souriant et gras, et enlorgné, et me disant: « Je viens de

(1) Cet article a paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1859. Il est intitulé : *La nouvelle poésie provençale : Roumanille, Aubanel et Mistral.*

Suisse et de Savoie. — Vous auriez bien fait de venir me voir avant de partir! — Vous aviez des dames, le jour de mon départ, et je n'osai pas entrer. »

Est-il timide, ce jeune homme! Enfin il arrive, m'apporte de vos nouvelles et une lettre de vous, m'annonçant votre prochaine visite. Je vous attends avec une légitime impatience! tâchez d'arriver bientôt, tâchez de paraître plus tôt que vos articles.

Votre article sur *Mirèio* paraîtra vers les calendes grecques. A Genève, on sait parfaitement saisir l'à-propos! Fort heureusement *Mirèio* n'a pas vieilli. Allons! secouez la torpeur de vos Suisses, et en avant! que tous les échos de vos montagnes répètent à l'envi le nom de *Mirèio!*

Pour mon compte, je suis toujours dans mes *Oubrèto*, et il me semble que je n'en sortirai jamais, tellement je trouve le travail auquel je me livre, pénible et fastidieux. Voilà près de deux mois que je barbote dans mes épreuves, comme un canard dans l'eau du moulin. Je ne compte pas le travail qui a précédé celui des épreuves, travail de corrections, de modifications, d'améliorations, de rectifications, d'abomination et de désolation. Enfin, nous avançons, sans que ça paraisse. J'ai vu ce matin la première épreuve du dernier livre, du livre IV des *Flour de sàuvi*, qui cloront la chose; puis, j'ai, pour finir, à rédiger une feuille de notes stupides, 24 pages environ. Et puis viendront les soucis de l'exploitation, qui ne sont pas les moindres. Je bois du torrent à mon tour; ce ne serait rien, si après en avoir bu, je redressais la tête! — Ce sera comme le bon Dieu voudra. Je ne m'en inquiète pas trop. Je crois que mon livre fera plaisir. Mistral, qui voit toutes mes épreuves, m'écrivait spontanément l'autre jour que mon volume sera « ravissant » ni plus ni moins. Les paroles du maître sont aussi rassuran-

tes qu'encourageantes. Et je vais vers le public avec confiance. J'y vais endimanché, brossé, lavé, coiffé, ciré, épinglé, cravaté. Il faudrait qu'il fût bien sévère s'il ne trouvait pas le poète et sa toilette passable.

Quant à vous, qui êtes si bienveillant à mon égard, vous allez frapper des pieds et des mains et crier au prodige! c'est ce que vous pouvez faire de mieux.

Adieu, mon cher ami, je vous attends.

Tout à vous et de tout mon cœur.

J. ROUMANILLE.

XXVII

A Monsieur Victor Duret, homme de lettres,
à Onex, près Genève.

Avignon, 14 septembre 1859.

Mon cher chrétien errant,

Je reçois vos quatre lignes en retour des quatre pages que je vous ai adressées dernièrement poste restante à Genève. Il est vrai que mes quatre pages sont de cuivre et que vos quatre lignes sont d'or, et qu'il faut beaucoup de mon cuivre pour valoir un peu de votre or. C'est bien! faites toujours ainsi, faites comme les rois : soyez bref. Et si vous êtes Pepin, nous vous nommerons Pepin le bref.

Mirèio est épuisée depuis deux mois. J'ai manqué la vente d'au moins cent exemplaires. Par surcroît de malheur, Charpentier tarde trop à faire paraître sa deuxième édition. L'autre jour, un dépositaire qui n'a pas pu vendre, dans sa petite localité, tous les exemplaires de *Mirèio* que je lui avais adressés, m'a fait retour de dix exemplaires. Les dix

exemplaires sont placés; vous comprenez bien que je ne peux pas m'amuser à garder en magasin un volume que je dois vendre 5 francs et que le premier venu va pouvoir acheter 3 fr. 50, même 3 francs (la deuxième édition ne se vendra pas davantage). J'ai encore chez moi trois exemplaires de la première édition : 1° le mien, celui qui doit rester dans ma bibliothèque; 2° deux exemplaires, que m'a retenus et payés une jolie madame qui est à la campagne. Vous arrivez toujours trop tard, quand vous arrivez. Il faudra attendre la deuxième édition. Modérez donc votre impatience, ô Pepin! et arrivez vite, ô le bref!

Votre *Bibliothèque universelle* est une imbécile. Elle aurait dû, il y a longtemps, publier votre article sur *Mirèio*. Elle aurait devancé la *Revue des deux mondes*, qui va en publier un, que M. Taillandier a sur le métier en ce moment. Votre *Bibliothèque universelle* ne sait pas son métier; et vous, vous êtes incapable de le lui faire comprendre!

Mes *Oubreto* ne sont pas prêtes; on imprime en ce moment la feuille treizième. Deux feuilles encore doivent passer sous presse. Grâce à la prudence des presses avignonnaises (qui se hâtent lentement), nous ne pourrons paraître que les premiers jours d'octobre. Et encore!

Ce volume sera, je crois, très bien accueilli par le public.

Qu'appelez-vous *sonnets burinés* d'Aubanel? Sachez, pour votre gouverne, que le cher boudeur n'a jamais commis le moindre sonnet. Il ne s'amuse pas, lui, aux bagatelles de la porte. Il est bien entendu, digne ami, que, si vous voyez cet aimable enfant, rien, dans votre bouche, ne pourra lui faire soupçonner que vous savez mes plaintes à son égard. Il finira, je crois, par revenir à l'*Armana*, c'est-à-dire au giron de la *Félibrerie*, et la Félibrerie en tressaillera d'allégresse et tuera le veau gras. Nous nous voyons souvent avec le

cher enfant prodigue. Je ne désespère pas de le ramener. Ne laissez pas apercevoir que je vous ai fait mon confident.

Adieu, mon cher ami, tout à vous, et de tout mon cœur.

J. ROUMANILLE.

(Victor Duret profita des vacances du collège d'Annecy pour aller passer quelques jours en Provence).

XXVIII

Avignon, 20 novembre 1859.

Ah ça, voyons, es-tu mort, ô Victor? ou bien aurais-tu perdu la mémoire en route? Pas une page, pas une ligne, pas un mot, rien! Il faut s'appeler Duret pour avoir le droit de se comporter ainsi. N'aurais-tu pas déjà dû me donner signe de vie, à moi le vieux, à moi le bon, à moi le solide, à moi le fidèle? Tu vas m'oublier pour te vouer aux jeunes ou aux cadets. Voyons, qu'arrive-t-il? qu'as-tu? où es-tu? où faut-il t'écrire? où écris-tu? où t'ennuies-tu? où cuves-tu les joies, les émotions de tes vacances? Paresseux, indigne paresseux, viens à moi.

Je t'écris à Onex, à tout hasard. Si tu y es, ma lettre t'arrivera; si tu n'y es pas, quelqu'un saura bien où tu es, et ma lettre te parviendra, fusses-tu en Sibérie.

L'*Armana* va être terminé, nous le tenons par la queue, et le tirons par là, quoiqu'il ne soit pas le diable. Toutefois, notre petit livre ne sera pas sans agréments. Je crois fort qu'il te plaira beaucoup.

Les *Oubreto* vont à ravir. La première chose que tu devrais faire, en digne ami, c'est de chercher un journal ou une revue quelconque pour y dire ton mot sur les *Oubreto*;

la première chose, dis-je : *Ab Jove principium.* Qu'on le veuille, qu'on ne le veuille pas, je reste Jupiter; Jupiter sans foudre, c'est vrai, je n'en suis que plus doux et plus humain.

Voilà ton premier devoir, chéri, ne l'oublie pas.

Où comptes-tu aller vivre et écrire cette année? Es-tu à Annecy? professes-tu les mathématiques, mon cher poète? Il faut me tenir au courant de ta vie, et ne pas oublier que je suis Océan, et que c'est chez moi que tes eaux doivent venir. Tu es fleuve, ne sois pas rivière.

Tous les amis d'Avignon, à qui tu as inspiré de sérieuses sympathies, me parlent souvent de toi, et veulent absolument savoir ce que tu es devenu, ce que tu deviendras. Gaudemar, qui probablement ira barytonner à Lille, voudrait savoir de tes nouvelles avant de partir d'Avignon: Dau t'adore; Monier, que tu as dévalisé, pleure ton départ; Théodore est tout à sa grenade. Fort heureusement il mange encore, mais il ne dort plus. Il traduit, il lime, il coordonne, il ajoute, il efface: vrai travail de Romain. Il en a la fièvre. Il élargit son cadre. Il voulait ne publier que son *Romancero d'amour* et de douleur, voilà qu'il veut tout publier et diviser ainsi son livre : *lou libre dou soulèu*, *lou libre de l'amour*, *lou libre de la mort*. C'est décidé. C'est irrévocablement arrêté. Mais non, ce n'est plus décidé, il ne publiera que *l'amour*. Non! il retranchera le livre du *soleil*, et publiera *l'amour* et *la mort*. C'est plus que jamais irrévocablement arrêté. Mais non encore, il publiera tout. Seulement, au lieu d'appeler le livre premier *lou libre dou soulèu, du soleil*, il l'appellera *lou libre de la vido*. Ce livre n'est pas assez éclatant, assez vigoureux pour être appelé le livre du *soleil*. Il est donc convenu qu'il s'appellera le livre *de la vie*. C'est plus modeste et ça vaut mieux.

Avant hier, le livre *du soleil*, c'est-à-dire *de la vie*, était à cent pieds sous terre. Il n'en est plus question, pas plus que s'il n'avait jamais existé; il ne reste debout à cette heure, que l'*Amour et la mort*. Demain, il surgira une autre résolution, après-demain une autre. Il publiera, il ne publiera pas. Il veut tout publier, il ne publiera rien. Il publiera tout. Voilà où en est notre cher et aimable Pétrarque. Si Laure savait tout ça, elle en rirait bien un peu sous sa blanche cornette. Pour moi je n'en ris plus, j'étudie, et quoiqu'il arrive, j'applaudirai, car le livre qui sortira de là sera toujours infiniment remarquable et original.

21 novembre 1859.

Mon cher enfant, tu n'es pas mort! voilà que Théodore vient de m'apporter tes pattes de mouche datées d'Onex. Je lis tes pattes de mouche et tes élucubrations de l'an de grâce 1849, le premier jet de ta poésie, les premières étincelles de ton feu. J'ai tout lu, même les deux lignes que tu me consacres. Deux lignes, c'est beaucoup quand on écrit si peu! Je t'en remercie.

J'en conclus ceci:

Avant de faire des articles sur ceci et sur cela, assure-toi d'un débouché.

Ne t'amuse pas à vouloir remplir éternellement un tonneau des Danaïdes éternellement percé.

Va trouver le directeur de la *Bibliothèque universelle*, et dis-lui de ma part: Vous voulez, ou vous ne voulez pas publier l'article *Mirèio*. Si vous voulez le publier, faites-le au plus tôt; si vous ne voulez pas le publier, rendez-le moi.

S'il dit *oui*, et s'il fait *non*, retire ton article, et envoie ce monsieur se faire f...

Tu demandes l'*Armana*. Tu me diras où tu seras, pour que je puisse te le faire parvenir sûrement.

Si tu m'écris quatre lignes, comme tu fais d'habitude, je ne lirai pas ta lettre, et n'y répondrai pas. S'il te faut un an pour écrire une longue lettre comme celle-ci, prends un an. J'attendrai.

Tout à toi, mon cher ami. J. R.

XXVIII *bis*

(*de Théodore Aubanel* (1) *à Victor Duret.*)

Avignon, 22 novembre 1859.

Ta lettre, mon cher Victor, m'a fait le plus grand plaisir du monde. Je voulais t'écrire, et ne savais où adresser ma lettre ; je craignais que *poste restante* à Genève, cela n'y restât indéfiniment. — Je te remercie de t'occuper déjà de l'article sur la *Miougrano* ; je t'envoie la préface de Mistral qui est magnifique. Je t'envoie cinq pièces qui feront partie de mon recueil, et seront disséminés çà et là.

— Pour ta règle, ces pièces seront probablement un peu retouchées, mais ça ne fait rien ; tu pourras peut-être en ci-

(1) Il a paru intéressant de joindre aux lettres de Roumanille quelques lettres d'Aubanel, l'auteur de *la Vénus d'Arles*. Il était un des sept convives, au premier banquet des félibres, et ses deux recueils de poésies provençales, *la Grenade entr'ouverte* et *les Filles d'Avignon*, l'ont placé au premier rang des poètes du Midi. Quand il est mort à 57 ans, dans l'automne de 1886, Mistral et Roumanille marchaient en tête du cortège funèbre qui le conduisait au cimetière.

M. Ludovic Legré lui a consacré une intéressante étude biographique : *Le poète Théodore Aubanel, récit d'un témoin de sa vie.*

ter, en traduire quelques fragments. J'ajoute ces pièces, pour compléter mon livre et justifier la préface de Mistral qui fait de moi un amoureux, errant pour secouer sa douleur, pour distraire son chagrin. — Tu ne m'en voudras pas de ne pas t'envoyer quelques pages de mon *livre intime ;* je n'en ai pas le courage, vois-tu : je ne veux pas livrer ça au public ; je ne veux pas ouvrir mon cœur jusqu'au fond, devant tout le monde. Ce livre, c'est mon secret, c'est ma pudeur. Quand tu viendras nous revoir, l'été prochain, car il faut revenir, mon Victor, nous t'attendrons tous, je te lirai mon livre intime, et tu comprendras mes scrupules.

..... Et puis, il faudrait presque tout citer, et dans ce livre tout ne m'appartient pas, une part est de moi, l'autre de mes amis, qui m'écrivaient pour me consoler, pour m'apaiser, et ce n'est pas la moins belle, la moins curieuse.

J'ai aussi une prière à te faire, mon cher Victor ; je ne sais pas comment tu as conçu ton article ; mais je te prie et te supplie de ne pas publier intégralement toutes mes pièces d'amour, tu comprends, de ne pas publier mon livre en entier dans ta revue. Je te prie seulement, et je pense que c'est ainsi que tu as bâti ton article, de faire sur la *Grenade* une étude, et de citer, çà et là, quelques morceaux, les plus saillants ; quelques pièces, les principales ; comme : *Le Miroir ; Que veux-tu mon cœur, de quoi as-tu faim ?* Enfin, celles que tu voudras bien choisir. Mais, au nom du ciel, je t'en conjure, ne publie pas mon livre d'amour intégralement dans ta revue. Je compte sur ton amitié à cet égard, j'y compte, n'est-ce pas ? — Cela me ferait une peine mortelle. Je suis peut-être un enfant, mais c'est ainsi ; pardonne-moi mes enfantillages ! — J'ai reçu de mon frère Joseph le portrait de la marquise de Ganges ; dis-moi à quelle adresse il faut te l'envoyer à Genève, et je le mettrai au chemin de

fer en te prévenant par la poste. Joseph, quand il m'écrit, a toujours une ligne de bon souvenir pour toi. Le chanoine, Charles, Roumanille, Grivolas, Cournand, Mlle Honorine, tous les amis d'Avignon t'aiment et t'embrassent de tout leur cœur. Je viens de chez le brave Brunet à l'instant ; lui et sa femme, la gentille et douce et charmante Mme Cécile, te font leurs plus tendres amitiés. Je puis t'assurer que nous ne t'oublions pas en Provence, et que tous les jours, avec notre beau soleil et nos soirées si tièdes, nous parlons de toi et disons : Ah ! ce pauvre Victor, dans la neige et dans la bise ! — Brunet me charge de te dire que ce n'est pas chez un libraire de Lyon que se trouve l'édition princeps de *Mirèio*, mais chez un ami à lui, qui s'en défera de grand cœur pour te faire plaisir. Cet ami est en voyage, et ne sera de retour à Lyon que dans 12 jours ; ce ne sera donc que dans une douzaine de jours qu'il pourra t'adresser *Mirèio*, sous bande par poste. Adieu ! Adieu !

THÉODORE.

J'ai écrit à Mistral pour lui demander la permission de t'envoyer ses vers à Jenny, et savoir s'il n'y a rien à y changer.

Le mot qui t'embarrasse chez Tavan, *l'estèu*, c'est *l'écueil.*

XXVIII *ter*

(de Théodore Aubanel à Victor Duret).

Avignon, 24 Novembre 1859.

Mon cher Victor,

Je t'envoie les beaux vers de Mistral, qui m'a écrit ce matin, et te fait bien ses amitiés. Tu auras, je pense, reçu ma lettre d'il y a deux jours. Je m'occupe toujours beaucoup de mon recueil, et compte le livrer à l'impression à la mi-

décembre. Sur les conseils de Mistral et de Reboul, il vient d'être décidé que la *Grenade entr'ouverte* aurait trois parties : 1° *Lou libre de l'amour*, 2° *l'Entrelusido*, 3° *lou libre de la Mort*. Et tu vas voir combien cette division est logique et bien trouvée. — Le livre d'amour ouvre la marche, parce que l'amour, c'est la jeunesse ; et puis ce sont les premières pages d'un livre qui empoignent le lecteur. Le livre de la mort doit fermer le cortège, c'est tout simple ; mais entre l'amour et la mort, entre ces deux pôles extrêmes, entre ces deux troubles, entre ces deux nuages, il y a une *entrelusido*, une lueur intermédiaire, qui est la vie, avec sa réalité et ses labeurs et ses joies. — *L'Entrelusido* vient là très à propos, pour reposer le lecteur, et pour l'empêcher de passer trop vite des images de l'amour à celles de la mort. C'est l'intermède nécessaire à tout drame, *l'entremitan*.

Le livre de l'amour, tu le connais, mon cher Victor ; *l'Entrelusido* comprendra *li segaire, li bessoun, li tirarello, lis esclau*, etc..... — Le livre de la mort comprendra : *la blodo negre, le 9 thermidor, les Innocents, à J. Brunet (sur la mort de mon père)* etc., etc..... — Tu vois combien mon recueil devient plus large et plus complet.

J'ai écrit à Mathieu pour lui dire de t'adresser une traduction de ses pièces. Je lui dis de venir à Avignon, que nous la ferons ensemble ; je ne sais s'il se rendra à mon invitation ; Mathieu est invisible depuis ton départ, peut-être est-il prisonnier de quelque dame dans quelque château enchanté ? — Adieu, mon cher Victor, merci du succès que tu me prépares. Si ton article paraissait en décembre, cela me ferait bien plaisir. Adieu, ici personne ne t'oublie et tous ceux qui te connaissent t'aiment. Toutes les fois que je vais chez Grivolas, je dis bonjour à ton portrait.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Théodore Aubanel.

XXVIII *quater*

(*de Théodore Aubanel à Victor Duret.*)

Avignon, 17 décembre 1859.

Mon cher Victor,

Je suis charmé que le portrait t'ait fait plaisir et qu'il soit arrivé sans accident.

Je t'envoie quelques vers de Mathieu avec traduction; je t'envoie le nouvel arrangement de mes pièces d'amour, en transcrivant les pièces nouvelles que tu n'avais pas en partant d'Avignon. Maintenant mon *Livre d'amour* est complet. Fais en ce que tu voudras, je le livre à ta bonne amitié si chaude.

J'ai envoyé hier mon manuscrit complet à Paris; on va incessamment commencer de m'imprimer.

Adieu, cher Victor, ne nous oublie jamais; ici nous pensons toujours à toi; tous tes amis, toutes tes amies t'embrassent, en t'aimant du fond du cœur.

Théodore AUBANEL.

XXIX

A Monsieur Victor Duret, à Onex, près Genève.

Avignon, 17 décembre 1859.

Il est souverainement fastidieux, mon cher Victor, d'avoir à t'adresser quelque chose par la poste, quelque chose d'imprimé, bien entendu. Il faut mesurer en long, en large et en travers, faire des additions, des multiplications, et le reste. Et cela m'embête! Je prends le parti (conseillé par Maunoir). de t'adresser l'*Armana* à Ferney (poste restante), fais-le prendre. Je suis allé deux fois à la poste par un froid de

chien; deux fois l'employé n'a su que me répondre, et je n'ai su que lui dire.

L'*Armana* se vend comme le petit pain chez le boulanger. Beau succès populaire ! — Les *Oubreto* font des prodiges de valeur. Elles font sensation à Paris parmi nos compatriotes provençaux, hommes de lettres sachant dire *troun de Dieu!* Tout va à merveille. Hier Théodore a envoyé son cœur à Paris, par la diligence, c'est-à-dire sa *Grenade* en manuscrit revu, léché, soigné, frisé, pommadé, lavé, lessivé, repassé. L'imprimeur parisien va mettre l'œuvre sur le chantier, et puis... nous partirons pour la gloire ! et vivre Pétrarque n° 2 ! Pauvre Laure ! Pauvre chère Laure, tu ne t'attends pas à celle-là ! tu soignes tes malades, ou tu fais l'école aux petites turques de Constantinople. Tu ignores sans doute que tu as incendié un cœur qui jette feu et flamme !... Tu ne sais pas sans doute que les indiscrets vont dire : Mais quelle est donc cette Laure ? — Oh ! qu'il vaut bien mieux, n'est-ce pas, être oubliée et méconnue de tous, excepté de Dieu qui t'inspire, et des anges qui te regardent avec amour.....

Un jour, mon cher Victor, j'achèverai ça.....

Quant à Théodore, il réussira. Nous croyons tous à son succès, et nous nous en réjouissons d'avance. Et moi qui suis en arrière avec ma mère et mon pauvre peuple, je regarde avec bonheur mes amis, qui sont en avant, avec les artistes et les lettrés.

Adieu ! ne t'inquiète pas ainsi, ta dernière lettre m'a fait mal, tu l'as écrite avec une plume arrachée à l'aile d'un hibou. Brise-la pour ne plus t'en servir. Sois gai et aime-nous bien.

Tout à toi et de tout mon cœur. J. Roumanille.

P.-S. — Demain je vais dire des vers à Arles, dans la salle de la mairie, au profit de l'*Œuvre de la jeunesse*.

XXX

18 février 1860.

Mon cher vieux,

Que veux-tu que je te dise de ta *Revue internationale?* (1) Je reçus de toi, l'autre mois, un petit billet comme tu les affectionnes, très court et que je trouvai mystérieux. « J'ai « mon plan à cet égard (la Revue): il ne peut se réaliser *qu'en « tant que vous n'aurez de rapports qu'avec moi, et que par « mon intermédiaire avec eux. S'il en était autrement par votre « volonté, je jetterais tout au feu, même mon étude qui s'im- « prime maintenant sur la renaissance provençale et sur la « Grenade.....* » Et puis, quoi?... que veux-tu que je réponde à ça? avec qui puis-je avoir des rapports? qui a tenté d'en ouvrir? que veux-tu dire? éclaire ta lanterne, explique ce que tu appelles ton *vieux billet de reproche.* Reproche de quoi? pourquoi? Tu me dis que nous avons *la tête en l'air.* Où as-tu la tienne, Victor, mon ami?

« Ecris-moi franchement ce que tu peux et ce que tu veux

(1) La *Revue internationale* avait été fondée à Genève, et n'a pas réussi à vivre longtemps. Une de nos bibliothèques en possède trois volumes, formant dix numéros mensuels; je ne sais s'il y en a eu davantage.

Roumanille aurait sans doute parlé de cette revue avec plus d'égards, s'il en avait eu sous les yeux le cinquième numéro (5 décembre 1859) où il aurait pu lire l'éloge de son livre : *Lis Oubreto;* l'article est signé du nom peu connu de Louis Maçon, mais il est très bien fait.

Victor Duret a écrit dans cette revue deux articles sur *la Poèsie contemporaine du Midi*, et il y a rendu compte de quelques ouvrages : *le Monde païen*, de M. d'Anselme ; *l'Institut de France et les Académies de province*, par M. Francisque Bouillier.

faire pour ce recueil (la *Revue*). » Que veux-tu que je fasse? Tu me connais assez pour comprendre que je ne suis pas un homme de *Revue*. Que puis-je faire? — Du reste, la *Revue internationale* n'est ni catholique, ni apostolique, ni romaine, et je suis Romain, Romanus, Roumanille, apostolique et catholique. Que puis-je faire pour ta *Revue?* écrire pour elle? je n'écris qu'à mes amis; la proposer à Avignon? Avignon se moque des Revues, qu'elles soient des deux mondes, ou du demi-monde, ou du quart de monde. Avignon n'aime et ne lit et propage qu'une seule Revue : l'*Armana*.

Je n'ai pas reçu le numéro de Janvier, que tu dis m'avoir adressé. Je te remercie de toutes tes bonnes intentions, même de celles que tu ne peux pas faire réaliser. Tu es bien gentil, bien bon ami, ami bien dévoué, un cœur d'or, un noble esprit, un cœur d'élite que j'aime. — Voilà.

Pontmartin a pris racine à Paris. Il devait nous revenir à Noël, il n'est pas encore revenu. Paris est une sirène.

Embriago: saoule, prise de vin. Entrevadis est une plante. Entrevadis (Honorat) nom qu'on donne à deux espèces de clématites, à la clématite proprement dite ou herbe aux gueux... ainsi appelée parce que les longs jets rampants entravent.

ile, lis, *lilium.*

Je n'ai pas un exemplaire de l'histoire de Joudou. Fischer, l'éditeur-propriétaire de ce livre stupide, est je ne sais où, à la campagne chez son beau-frère, je crois. Quand il viendra, ce cher éditeur, qui se fit maître d'hôtel et qui vient de fermer boutique parce qu'il ne faisait pas ses affaires, je prendrai pour toi chez lui une histoire d'Avignon de Joudou; que veux-tu faire de Joudou? a-t-on jamais vu quelqu'un de sérieux rechercher Joudou, avoir besoin de consulter Joudou?

Pour te porter à mieux former tes lettres en m'écrivant, je vais achever cette causerie avec ta plume.

Voilà longtemps que je n'ai pas vu Maunoir. Il est au Pontet qu'il quitte rarement. Il m'apporta des nouvelles de toi la dernière fois que tu lui écrivis.

Théodore imprime son livre, il me tarde de le voir achevé. La grenade du grenadier sera en pleine maturité à Pâques, tu seras sans doute un des premiers à saluer le phénomène, et tu en savoureras un grain avec délices.

Adieu, mon cher et tendre, as-tu reçu l'*Armana?* tu ne m'en dis pas un seul mot, c'est malotru.

Je te serre la main . . . . (1)

J. Roumanille.

XXX *bis*

(*De Théodore Aubanel à Victor Duret.*)

Avignon, 23 février 1860.

Mon cher Victor,

Je suis charmé que tu aies reçu mes lettres et qu'elles t'aient fait plaisir.

Je n'ai pas recu la *Revue internationale*, où tu as la bonté de parler de la *Miougrano*, et j'en suis très vivement contrarié; je n'ai donc pas eu le bonheur de lire ton article. Je ne t'en remercie pas moins du fond du cœur et mille fois. — Je te prie de me faire envoyer, au plus tôt, le premier numéro, et le second dès qu'il aura paru. N'oublie pas, n'oublie pas!

(1) Dans cette fin de lettre, Roumanille s'est amusé à imiter la mauvaise écriture de V. Duret. Nous n'avons réussi à déchiffrer que les premières lignes de ce grimoire.

Je m'occupe d'implanter ici la *Revue internationale*, et je viens de m'y abonner moi-même.

Je t'envoie un petit article coupé dans le *Messager du Midi* de Montpellier, qui t'intéressera à propos de Mme de Ganges. Je te tiendrai au courant de cette publication, si elle se fait, et que je ferai probablement. Tous les amis et amies d'Avignon vont bien. Grivolas va partir pour Paris, où il restera jusqu'en mai. Aie soin de ta santé, donne-moi de temps en temps de tes nouvelles; écris plus lisiblement, si c'est possible, et aime-moi toujours comme je t'aime, comme nous t'aimons.

Je t'embrasse. Th. AUBANEL.

Envoie-moi tes articles (1), je te prie, au plus vite.

XXX *ter*

(De Théodore Aubanel à Victor Duret.)

Avignon, 29 mars 1860.

Mon cher Victor, j'ai reçu et lu avec enthousiasme ton article : l'*Epopée de Mireille*, c'est beau, c'est superbe, et c'est d'un ami. Merci d'avoir songé à me l'adresser ; j'attends la suite avec impatience. Je désire, mon cher Victor, un prospectus pour la *Grenade*, et je serais heureux si tu me donnais pour l'imprimeur, sous cette forme, quelques pages de ton excellent et sympathique article. Regarde un peu ce que j'en ai extrait, cela me semble faire un tout et donner bien l'idée de mon livre. Pardonne si je te coupe en morceaux,

(1) *La Poésie contemporaine du Midi* (*Revue internationale*, tome II, pages 251-260, et tome III, page 220-234). Ces articles de Victor Duret étaient un compte-rendu de la *Miougrano entroduberto.*

mais, tu le sais, un prospectus ne peut être long. — Revois cela, je te prie; recouds par ci, par là, si les transitions te paraissent trop brusques; cependant cela me semble assez bien se tenir. Et puis renvoie-le moi, au plus tôt, pour que je donne ton prospectus au compositeur. Du reste, je t'en adresserai une épreuve, et tu pourras y changer ce que tu voudras. Je désirerais que tu pusses y ajouter une phrase sur la portée morale de mon livre; je sais de bonne source qu'on me prépare un éreintement solennel, dans ma ville, mais je n'en suis que plus enragé de paraître. Mon impression va bon train. — Dans quelques jours je t'enverrai un long et nouvel article sur Mme de Ganges. Adieu, merci d'avance, merci et hâte-toi, je t'en prie et je t'embrasse.

Théodore AUBANEL.

XXXI

Avignon, 27 avril 1860.

Mon cher ami, j'ai reçu tout ce que tu m'as adressé, et je l'ai dégusté en fin gourmet que je suis. Te voilà maintenant lancé à toute vitesse. Je t'en félicite. Il eût été préférable que la *Bibliothèque universelle* publiât plus tôt ton analyse si fidèle de *Mirèio*, que tu as couronnée de si justes réflexions! mais enfin mieux vaut tard que jamais (1). Tu as fait de moi et de mon petit savoir-faire une mention très honorable dont je ne saurais trop te remercier. En passant, tu m'as rendu toute justice, et je t'en sais gré. Il ne faut pas que les jeunes fassent oublier les vieux. Les invalides ont bien leur mérite, et il convient de se découvrir quand ils passent. Ils

(1) La *Bibliothèque universelle* a publié les articles de V. Duret sur *L'Epopée de Mireille* dans ses numéros de mars et avril 1860.

ont combattu les bons combats. Ils ont reçu de glorieuses blessures. Paix et honnenr à eux !

La *Miougrano* va être *entr'ouverte*, vers le milieu de mai, en pleine saison des fleurs, et des rossignols et des amours. *Tantæ molis erat!* nous soignons beaucoup ce cher recueil. Mistral en voit les épreuves, je les revois après lui, et Théodore, après nous, les *rererevoit*. Ce sera léché. — Ce livre fera, nous l'espérons, grande sensation. Il a d'éminentes qualités, des exagérations de fond et de forme qui sont séduisantes, un relief très habile, même des accords dissonants qui sont appelés à produire un bel effet. Je suis l'*éditeur* de cette merveille, qui fera vraiment honneur à la presse des frères Aubanel. Je suis chargé de l'exploitation, comme je le fus de celle de la jeune *Mirèio*. Si un succès comme celui de *Mirèio* venait récompenser les efforts, et le talent, et l'imagination du poète, ce serait encore un pigeon qui quitterait mon pigeonnier, et irait abriter ses amours et couver ses œufs chez Charpentier, ou chez Hachette..... ou ailleurs, mais à Paris, ce grand fascinateur et ce grand voleur.

Tu te plains toujours de ta santé. Soigne-toi, mon cher ami, et ne prends pas ta littérature à trop forte dose : tu pourrais t'en trouver plus mal. Je désire que ta prochaine lettre soit plus gaie, sous ce rapport, et plus rassurante que ta dernière qui tourne au lugubre.

Mes *Oubreto* ont du succès; elles en ont plus que je n'espérais. Après tout, c'est du réchauffé que les *Margarideto*, les *Sounjarello*, *li Nouvè*, *la part de Dieu*, etc. Néanmoins, je vends; on vend dans la banlieue. Tout va donc pour le mieux. *Alleluia!*

Je ne sais ce que fait le printemps au bord de ton lac. Il se comporte ici en véritable hiver. Ce jourd'hui, 27 avril, un affreux mistral glacial souffle. Le Ventoux a de la neige de

pied en cap. Des gelées blanches ont tué les bourgeons naissants des vignes et des mûriers : grande calamité! et nous ne savons quand cela finira!...

Adieu, mon cher et tendre! écris-moi quelquefois et aime-moi toujours.

J. Roumanille.

(*Une lettre du 10 juin 1860 n'a pas été retrouvée.*)

XXXII

Avignon, 2 juillet 1860.

Mon cher et tendre,

Je reçois ta bonne, bienveillante et sympathique lettre, et je m'empresse d'y répondre. Tu me dis au sujet de ma vieillesse des choses très jeunes, et dont je te remercie. On ne saurait être plus aimable : c'est pourquoi on est tant aimé.

Tu m'annonces que la *Revue suisse* de Neuchâtel publie une traduction de ma *Part de Dieu.* Il est indispensable, et tu le comprends bien, que tu m'en adresses un numéro, ne l'oublie pas, ne l'oublie pas. Je l'attends, il y a, dans ce poème, des difficultés de traduction : Il me tarde beaucoup de voir comment tu les auras, ou éludées, ou surmontées.

Quant à ton étude sur mes *Margarideto*, que tu m'annonces comme devant paraître prochainement dans cette même revue, tu voudras bien ne pas oublier non plus de m'en adresser un numéro. — Les *Margarideto!* C'est le premier coup de bèche à ce cher petit coin de terre provençal, qui, maintenant défriché, nous donne tant de beaux fruits, tant de belles fleurs.

Je suis désolé d'apprendre que tu es si souffrant. Soigne-toi, et ne travaille pas trop. La santé est chose si délicate : il

faut savoir se ménager. Les bains te remettront; une promenade en Provence ferait le reste. Te verrons-nous cette année? Tu sais que chez nous tu es chez toi, vieux,

Je vois quelquefois l'escargot de Pontet, le Docteur Maunoir que j'apprécie et que j'aime, tout garibaldissime qu'il est. Quand je le reverrai, je n'oublierai pas de lui donner de tes nouvelles, et de lui lire ta bonne lettre.

La *Grenade* s'entr'ouvre à merveille. Elle a paru chez moi, et je la chauffe de mon mieux. Théodore est aux anges. Il reçoit des couronnes qui l'enchantent. Laprade, Legouvé, Sainte-Beuve, lui ont écrit à ce sujet des lettres délicieuses. De Wailly dans l'*Illustration*, Delord dans le *Magasin de librairie*, lui ont déjà consacré des articles superbes. *L'Opinion du Midi*, (Canonge). La *Gazette du Midi*, (Ludovic Legré), le *Nouvelliste* (Ernest Chauffard), le *Mémorial de Vaucluse* (Yvaren) ont déjà crié *hosanna !* à la *Miougrano*. On ne saurait avoir une plus belle entrée sur la scène *felibrenco*, ni de plus chaleureux applaudissements. Nous te tiendrons au courant de nos succès. Il n'y a eu jusqu'à cette heure qu'une voix discordante dans ce concert d'éloges : Celle de la *Revue des bibliothèques*, d'Avignon, organe de notre archevêché, qui a signalé comme un livre deux fois dangereux le livre de notre ami, en faisant précéder son titre de deux croix + + sur le catalogue où sont inscrits les ouvrages à propager ou à rejeter d'une bibliothèque catholique. Ces derniers ne sont précédés que d'une seule croix ; la *Miougrano* en porte *deux* !....

M. de Pontmartin est aux Angles, et ne peut pas comprendre comment tu as pu consentir à être collaborateur d'une revue aussi mal famée et malintentionnée que la *Revue internationale*. Il écrit en ce moment, pour le *Correspondant*, une étude intitulée : Roumanille, Mistral, Aubanel. Il me tarde

beaucoup de lire ce que dira de nous l'illustre et bien aimé causeur (1).

J'apprends que Reboul de Nîmes est retombé dans son humeur noire, d'où nous l'avions déjà tiré une fois. L'en retirerons-nous? Je le désire sans trop l'espérer. Plaignons-le.

Remercie ta bonne mère de la bonté qu'elle a eue de remarquer mon silence. Je parlerai de toi à la mienne quand je la reverrai, ce qui ne peut tarder.

Mistral était ici hier pour traiter d'une grave affaire (ce n'est pas un mariage) dont je te parlerai une autre fois — si elle aboutit. Il est reparti pour Maillanne qu'il ne quitte qu'avec regret, et très rarement et peu de temps.

Adieu. Les amis se joignent à moi pour te serrer cordialement la main, et t'embrasser de même.

J. Roumanille.

XXXIII

Avignon, 23 juillet 1860.

Mon cher ami,

J'ai reçu, sept mois après sa publication, ta traduction de la *Part de Dieu.* (2) Je suis trop franc pour te dire que j'en

(1) M. de Pontmartin a parlé des félibres à plus d'une reprise. Un premier article (*Le Réveil de la poésie provençale. Le dernier Congrès des troubadours.. M. Roumanille.*) a été recueilli dans ses *Causeries littéraires.* (Paris, 1854). L'article qu'il a écrit sur *Mirèio*, et qui est intitulé : *La Muse populaire en Provence*, a paru ailleurs que dans le *Correspondant*, et a été recueilli par M. de Pontmartin dans ses *Dernières causeries du samedi* (Paris, 1860).

(2) Cette traduction avait paru dans la *Revue Suisse* de décembre 1859.

ai été enchanté. On pourrait beaucoup mieux faire, quoiqu'il y ait, dans la traduction de cette étude, des obstacles à peu près insurmontables. Cela donne une idée bien mesquine de ma poésie, et juste au moment où des traductions *très habiles* donnent une excellente idée de la poésie des chers confrères. Je t'ai toujours dit (souviens t'en bien) que la *Part de Dieu*, traduite en français, devenait quelque chose de très ordinaire, un peu étrange, précisément parce que cette pièce est comme une photographie de nos mœurs populaires, et que la langue de *Tounin* et de *Goutoun* a une richesse qui, traduite, devient pauvreté. Tu sais cela aussi bien que moi. Voilà pourquoi tu aurais dû y regarder à deux fois avant de livrer ton travail au public. Et s'il avait fallu nécessairement en passer par là, tu aurais dû me communiquer ton manuscrit pour que je pusse l'améliorer, et partant, le mettre à même de donner de ma poésie, de mon œuvre, une idée meilleure. Il est fâcheux aussi que mon poème ait été publié sans une ligne qui dît ce que j'ai fait, comment je l'ai fait, et comment *j'ai voulu* et *dû* le faire. C'est très fâcheux. Cette traduction nue et crue, sans notes, sans explications, est jolie à voir dans ta *Revue de Neuchâtel* comme une poignée de cheveux sur une soupe. — Je ne suis pas content de ça — je le désapprouve carrément, et je voudrais de tout mon cœur que cela ne fût pas fait. Voilà qui est clair et net.

Hier, il y a eu *félibrerie* à Beaucaire, chez Roumieux. J'y étais avec Mistral et Aubanel. J'ai dû parler à Mistral de ta traduction (à l'étude) de la *Mort du Moissonneur*. Mistral te prie de n'en rien faire. Comme cette pièce sera la pièce de résistance de son futur volume de poésies diverses, auquel il songe, il ne veut pas la déflorer en quelque sorte, en en livrant au public, avant la publication de son volume, une

traduction plus ou moins infidèle. Tu comprendras mieux l'intention de Mistral à ce sujet, quand tu sauras que cette pièce a reçu des modifications d'ensemble et de détail, comme moi-même j'en ai fait subir à ma *Part de Dieu*, modifications *essentielles* si tu les études de près, et que j'ai le vif regret de n'avoir pas trouvées dans ta vieille traduction. Mistral a insisté, et j'aime à croire, mon cher ami, que tu n'insisteras pas.

Je te trouve bien sévère vis-à-vis de M. de Pontmartin ; tu as tort de te fâcher ainsi. M. de Pontmartin n'est pas Directeur en chef du *Correspondant*, que je sache. Il ne faut donc pas lui en vouloir de ta non-introduction dans cette Revue. — Tu parais être fort contrarié de son silence. Il aurait dû t'écrire ; mais il est si paresseux et il écrit si peu, que depuis plus de dix ans (je pourrais bien dire quinze) que je lui écris de loin en loin, tu ne trouverais, dans mes papiers, que deux ou trois lettres de lui. La colère s'en mêlant, tu vas jusqu'à nier la compétence de M. de Pontmartin en fait de provençal. Mais, mon brave, M. de Pontmartin parle et écrit le provençal comme un vrai *félibre* ; en 1847 (ce n'est pas hier) il rendait compte des *Margarideto*, en homme très expert, dans ses journaux ; et en 1851, dans l'*Opinion publique*, avant tous ceux qui depuis ont bien voulu s'occuper de nous. Tu vois bien, mon cher ami, que tu as tort, quand tu dis : « Il peut parler des *félibres* maintenant, lui « qui ne sait pas un mot de leur langue, mais parler après « tous les autres..... »

Ne t'irrite pas jusqu'à être injuste et méchant. Je ne t'aime pas ainsi, doux Victor. Tâche désormais de ne pas m'affliger de tes colères d'homme sujet à la migraine.

Adieu, mon cher ami. *La Miougrano* va à merveille, tant dans le Nord que dans le Midi. C'est un vrai triomphe ! Les

journaux les plus sérieux, la *Gazette de France*, *le Siècle*, *le Magasin de librairie*, *l'Illustration*, etc., ont porté aux nues, et même plus haut, notre Pétrarque ; et le dit Pétrarque a reçu des lettres de félicitations des immortels Sainte-Beuve, Legouvé, Laprade, et..... Victor Hugo ! qui, comme le grand Lamartine, ont pénétré tous les secrets de notre littérature ; et pour achever le tableau, j'ajoute que le *Charivari* a proclamé Théodore *le premier grenadier de la poésie provençale.* Entends-tu ?

Encore adieu, ne m'oublie pas auprès de ta bonne mère.

Tout à toi et de tout mon cœur.

J. ROUMANILLE.

XXXIV

Avignon, 20 septembre 1860.

Mon cher, et tendre, et taciturne,

Je retrouve, en mettant un peu d'ordre dans mon gâchis de papiers de négoce et de littérature, le joli chiffon ci-joint, que, par ma plus grande faute, tu n'as pas reçu avec ma dernière. C'est un oubli que je te prie de me pardonner.

Voilà un an écoulé depuis ton séjour au milieu des *félibres* et des *félibreries* grandes et petites ! Il s'est passé bien des choses dans un temps si court ! — Le monde va de travers, et les plus habiles ne savent plus où il va. Dieu seul est grand, mon frère ! et Dieu seul peut nous tirer de là.

La *Miougrano* et le grenadier se portent à merveille ; et c'est mérité. O Laure ! ô Pétrarque ! ô Cythère ! ô Paphos ! ô Zani ! — Malgré les préoccupations politiques du moment,

la vente de la *Miougrano* ne va pas trop mal ; les tambours et les trompettes n'ont manqué, pour saluer cet heureux évènement, ni chez nous, ni à Paris, sans parler des trompettes et des tambours qui se préparent à résonner. Théodore est aux anges. — Il a en portefeuille des lettres qui sont des bijoux. — J'enregistre avec joie tous ses triomphes, et j'y applaudis *unguibus et rostro*, je veux dire *manibus et ore*, car je n'ai, grâce à Dieu, ni griffes ni bec. Nous espérons qu'au mois d'octobre prochain, il y aura redoublement dans la vente, car c'est toujours là qu'il en faut venir.

Les *Oubreto* ont modestement fait leur chemin : il ne m'en reste pas cent en magasin. Si j'avais pu deviner que le public ferait un accueil si flatteur au livre du pauvre vieux, j'aurais tiré 2,000 exemplaires. Mais, comme toujours, je n'ai pas eu confiance en moi-même, et j'ai cru que mes *Oubreto*, n'étant en somme que du réchauffé, ne se vendraient que lentement. Je me suis trompé, et ne m'en plains pas trop. Je ferai, ce printemps, une 2e édition ; j'y ajouterai la *Campano*, que je revois, et nous tâcherons de voguer vers une 3e, le plus patiemment possible. Les livres dont on parle le moins, sont souvent ceux que l'on vend le mieux.

Maunoir fume sa pipe et flâne en Avignon, avant d'aller à Nice flâner, et fumer sa pipe. Il écrit ce qu'il étudie, et puis il étudie ce qu'il écrit. Il lui faudrait un débouché. Le débouché trouvé, c'est-à-dire un éditeur à Paris, je crois fort qu'il écrirait des choses neuves et originales, bien supérieures à beaucoup de choses fort renommées et fort connues. Mais où trouver le phénix, l'éditeur désiré ? — A Paris, il n'y aura bientôt plus, à la place des éditeurs, que des marchands, d'odieux exploiteurs de la pensée.

Adieu, mon cher ami. Donne-moi signe de vie, ne va pas croire, je t'en supplie, que j'ai été fâché en t'écrivant ma

dernière lettre, ou que j'aie voulu te fâcher. J'en serais tout marri, et je t'en voudrais de tout mon cœur.

A toi.

J. R.

(La *Revue Suisse* de décembre 1860 publia un article de V. Duret : *Pèlerinage romantique au pays des troubadours. Etude sur Roumanille.* Nous n'avons pas la lettre de remerciements que Roumanille dut certainement alors écrire à son ami.)

XXXV

A Monsieur Victor Duret, à Vienne (Autriche).

Avignon, 22 janvier 1865.

Mon cher ami,

On n'a pas le droit d'écrire aussi sèchement, aussi sottement que tu viens de le faire, à un ami, quand on n'écrit plus à cet ami, quand on ne répond plus à ses lettres.

Il est bien positif que je t'ai supplié de me donner signe de vie, en décembre 1863, et que tu n'as pas daigné me répondre.

Est-ce parce que tu es *Pr. du Pr. impé.* (1), que tu prends ce ton-là ? et que tu me malmènes, moi pauvre manant, en haut et puissant seigneur que tu es ?

Je n'aime, entre amis comme nous le sommes, ni ce ton hautain, ni ces allures dédaigneuses.

(1) *Précepteur du Prince impérial.* — Notre brave et digne concitoyen Duret avait-il vraiment mérité cette véhémente algarade? *Genus irritabile vatum!* Mais tout est bien qui finit bien. Voir les lettres suivantes.

Si tu veux recevoir, avec le second vol. des *Oubreto*, les *Armana* de 1863, 64, 65, demande-les plus poliment, et je me ferai un plaisir de te les adresser.

Je n'ai pas autre chose à te mander pour le quart-d'heure. Adieu.

J. Roumanille.

XXXVI

Avignon, 25 juillet 1865.

Mon cher ami,

Je suis désolé que ma mouche t'ait piqué; et pour qu'elle ne te pique plus, je la tue, c'est le plus simple. Quant à tes reproches, ils ne sont pas plus fondés maintenant qu'ils ne l'étaient à l'époque où tu jugeas à propos de me les décocher, et je n'ai rien à enlever à mon *billet*, si ce n'est le poivre dont je me suis servi en guise de sable pour en sécher l'encre. Si le dit billet t'offusque, renvoie-le-moi : je le brûlerai sur l'autel de sainte Amitié, et il n'en sera pas plus question désormais que du premier cigare que tu as fumé. Cela dit, allons en avant, la main dans la main; et, sois-en bien sûr, si tu bronches en route :

T'alongue sus lou naz un moustau cop de poung!

Tu recevras avec cette lettre l'*Armana prouvençau* de 1864 et celui de 1865, et tu voudras bien m'en accuser réception. Il va sans dire que si, dans tes pélerinages, tu n'as pas rencontré celui de 1863, je le tiens à ta disposition, quoiqu'il se fasse rare.

Je ne suis pas de ces hommes *que les succès rendent fiers,*

et je ne suis jamais si modeste que quand j'en obtiens. Si tu me connais bien, tu dois en convenir. Ne me jette pas à la face le volume que tu as écrit, et où il est tant question de mes petits faits et de mes petits gestes. Je n'ai rien perdu à ce jeu-là, et tu y as beaucoup gagné.

Garcin m'écrit de loin en loin, et il s'abstient de confidences littéraires. Je ne sais pas au juste ce qui s'est passé entre Garcin et Mistral; et si tu le sais, tu feras bien de me le dire. Il me semble que je devrais être le premier à savoir ces difficultés, parce que je suis homme à les aplanir, dans l'intérêt bien entendu des félibres et de la *félibrerie*.

Garcin, dis-tu, a *rengainé* un livre qu'il allait publier sur les félibres? *Rengainé!* c'est le mot consacré quand il s'agit d'une arme tranchante et d'un fourreau. Il a donc voulu, ce cher Eugène, nous frapper d'estoc et de taille! Et pourquoi? Je n'en sais rien, rien, rien. Ah! c'est plaisant! On n'est jamais trahi que par les siens. Si tu es au courant de cette affaire, tu feras bien de ne pas te contenter de m'en dire un petit mot en passant. Ce serait un excellent moyen de me prouver que nous nous sommes remis complètement d'accord.

Les poésies posthumes de Reboul ont paru ici chez Seguin, qui est l'éditeur. C'est un fort volume in-18 (avec notice biographique très développée) coûtant 3 fr. 50.

Les amis Mistral, Aubanel et Mathieu, se portent bien. Mistral met la dernière main à son nouveau poème (*Calendau*) qui paraîtra très probablement en octobre 1866. — Aubanel a accouché d'un drame en cinq actes et en vers provençaux, et sa femme d'un beau garçon.

Mathieu, qui a eu à subir des revers de fortune, est devenu avignonnais. Nous en avons fait l'homme de confiance de l'*Hôtel du Louvre*, tout à côté de moi, à gauche en descendant.

L'*Armana* de 1865 t'apprendra tout ce qu'il y a de nouveau dans notre petit monde felibrin. J'ai sous presse le volume renfermant les poésies de nos chers défunts : Blaze, Dumas, Glaup, Poussel, et peut-être Jean Reboul, (qui, lui aussi, écrivait parfois en provençal).

Le bon Dieu m'a pris, le 25 janvier dernier, la petite Marie-Antoinette qu'il nous avait donnée le 1er juillet 1864. Rien n'est triste dans une maison comme un berceau vide! A la fin du mois d'août prochain, Dieu comblera ce vide affreux, et tout nous fait espérer que la mère et l'enfant se porteront bien.

Adieu. A toi et de tout mon cœur.

J. Roumanille.

XXXVII

A Monsieur Victor Duret, à Onex près Genève

Avignon, 29 juillet 1885.

C'est comme une résurrection, mon cher Victor! Comment a-t-il pu se faire que nous soyons restés si longtemps sans nous donner signe de vie? Il doit y avoir de ma faute; mais assurément il y a plus de la vôtre. Comment avez-vous osé, vous qui avez vu l'aube de notre merveilleuse renaissance littéraire, perdre ainsi de vue celui qui a le droit de dire d'elle : *Cujus pars magna fui?* Vous qui, un de nos premiers critiques, vous êtes tu, après avoir parlé de nous avec tant de distinction et de bienveillance, comment avez-vous pu ne nous donner jamais la raison de ce silence, le pourquoi de ce qui ressemble fort, je ne dirai point à du dédain, mais à de l'indifférence? oui, oui, c'est une résurrection, mon cher Victor!

Seguin, mon imprimeur, est venu me lire tout ce que vous veniez de lui écrire. J'en ai été touché, — et, pour ce qui me concerne, je vous en remercie vivement. Tout cela part d'un bon naturel, et me prouve que vous m'êtes resté fidèle, et toujours indulgent pour mes petits faits et gestes. Comme vous avez dû vous en convaincre, en n'y songeant même que de loin en loin, il s'est fait chez nous des choses merveilleuses, et que vous avez prédites, si je m'en souviens bien. Je m'en suis fort réjoui, — vous n'en doutez point, — et j'y ai contribué autant que cela m'a été possible, entretenant pieusement mon petit feu sacré, et ne m'écartant jamais du droit chemin, où vous m'avez rencontré un jour. Oh! l'heureux temps! quelle ardeur! et quelle allégresse charmante!

Je suis maintenant presque un aïeul, et digne d'être admis à faire valoir mes droits à la retraite. Des jeunes sont venus qui déjà grisonnent; de plus jeunes viennent, qui pourront démolir la maison que nous avons bâtie avec tant d'amour et de sollicitude et de peine. Soit fait ce que le bon Dieu voudra! C'est vous dire, mon cher Victor, — et entre nous — que les tendances de notre jeunesse félibréenne m'inquiètent, et que Paris déteint trop sur elle. Vous savez aussi bien — que dis-je? mieux que moi, ce que Paris confectionne, ce qu'il rêve, ce qu'il narre, ce qu'il chante, ce qu'il mange et ce qu'il boit... Nos jeunes sont trop parisiens, et les vices du Nord tuent les vertus du Midi, comme les idées et la langue du Nord tuent nos idées et notre langue. Que peut être un félibrige parisianisé? je vous le demande.

Et maintenant disons, en deux mots, que pauvre boutiquier j'étais, pauvre boutiquier je suis encore. Et toutefois, j'ai fait fortune, car j'ai quatre trésors : ma femme; ma fille aînée, une *Mirèio* de 18 ans, Tereset; un grand garçon, Jacques, bachelier ès sciences frais émoulu, un $a + b$ en chair et en

os, à cette heure plongé jusqu'au cou dans les bas-fonds des mathématiques spéciales (17 ans), et puis un petit diable d'ange, Jeanne (11 ans), une pianiste d'élite (déjà !). Et je tire d'une boutique qui ne va pas (que voulez-vous que produise, par le temps qui court, une boutique religieuse et conservatrice ?) tout l'argent qu'il me faut dépenser pour ces chers trésors..... *aï ! aï ! aï !* comme nous aurions besoin d'une restauration !

Adieu. Donnez-moi longuement de vos nouvelles. Je suis en train de lire et de savourer les papiers que vous m'avez adressés — prose et vers. Mon cher Victor, nous sommes vieux décidément, car nos papiers sont honnêtes, et ont le sens commun. Ah ! combien ils diffèrent des papiers que l'on met à cette heure en grande lumière, qui déraisonnent, puent et tuent !

Tout à vous, avec tous les miens, et de tout mon cœur.

J. Roumanille.

(Roumanille est mort le 24 mai 1891; son ami l'avait précédé de quelques mois dans la tombe.)

(*De Frédéric Mistral à Victor Duret.*)

Maillanne (Bouches-du-Rhône) 10 novembre 1887.

Mon cher Duret,

Je vous avais connu poète et ami des poètes, — il y a beau temps de cela, — et je vous retrouve plus que jamais poète. Je vous félicite. Le souffle des grandes Alpes, frais et libre, enfle les accents de votre *Cantate suisse* (1). Le plus pur patriotisme anime vos vers, pleins de vie historique et de hauts souvenirs. Gloire à la Suisse, et que la Suisse ouvre ses bras de mère aux fils d'élite qui la chantent si bien !

J'ai passé par Genève, il y a deux ans, en allant à Evian, puis à Berne, etc. Je m'informai de vous chez un libraire; mais vous étiez absent, et je ne pus vous serrer la main.

Ici nous avons perdu le cher et grand Aubanel — un vrai désastre pour la poésie provençale. A nous autres bientôt !

Que Dieu vous garde, et bien à vous !

F. MISTRAL.

---

(1) *Cantate suisse*, *Souvenir du Tir fédéral*, par Victor Duret. Genève, 1887.

IMPRIMERIE CENTRALE GENEVOISE. — BOULEVARD JAMES-FAZY, 17.

